REVUE DOMINICAINE

ÉCOLE TECHNIQUE DE QUÉBEC

185, Boulevard Langelier - Téléphone 2-6864

LES COURS SONT ORGANISÉS COMME SUIT:

1° COURS RÉGULIERS:

Ⓐ TECHNIQUE, 4 ANNÉES D'ÉTUDES

Ⓑ DES MÉTIERS, 3 ANNÉES D'ÉTUDES

DIPLÔME OFFICIEL

BOURSES AUX ÉLÈVES MÉRITANTS

2° COURS ABRÉGÉS D'AUTOMOBILE:

— 10 MOIS D'ÉTUDES ——

3° COURS DE SOIRS

. COMPRENANT DE NOMBREUX COURS LIBRES.

PROSPECTUS sur DEMANDE

BILODEAU Limitée

ENTREPRENEURS

Tuile, Terrazzo, Marbre, Ardoise, Pierre Artificielle, Pavages, Trottoirs, etc.

— J. IGN. BILODEAU —

PRÉS. ET GÉRANT

TÉL. 2-1143 — 82, RUE RICHELIEU, QUÉBEC.

J. LABELLE

Tél. 8216 — Diplomé General Motors

J.S. Ruelland

CARROSSIER

Réparations d'Automobiles et de Rembourage Carrosserie endommagée et débossage de tous genres.

Spécialité:— Peinturage Duco Dupont Vitrage des Chars Mécanique.

2, Christophe Colomb, — Québec, P.Q.

HOMMAGES DE

M. J. O'BRIEN

Spécialités pour Bâtisses et Constructions

Représentant de Truscon Steel Co. of Canada Ltd.

Spécialistes en charpente de bâtisse Truscon Laboratories Canada Ltd., Canadian Cork Co., Ltd., K. V. Gardner Ltd.

Tél. 5992 — 13, rue d'Aiguillon — Québec, P. Q.

TÉLÉPHONE: 4-2473

LA CIE HUBERT MOISAN

ASSURANCE FUNÉRAIRE DE QUÉBEC

SERVICE D'AMBULANCE

297, RUE ST-JOSEPH — QUÉBEC, P. Q.

ARMAND MATHIEU (tél. 3-3776) — EDMOND SYLVAIN (tél. 9898)

MATHIEU & SYLVAIN

ENTREPRENEURS

44, Ste-Ursule, Québec, P.Q. — tél. 2-2240

TÉL. 3-0194

ANTONIO TRUDEL

ASSURANCES GÉNÉRALES

VIE - FEU - VOL — AUTOMOBILES - ACCIDENTS

70, RUE FRASER — QUÉBEC

TÉL. 6070

Arthur Cloutier et Fils Enrg.

DIRECTEURS DE FUNÉRAILLES

DEPUIS QUATRE GÉNÉRATIONS

#

252, D'AIGUILLON — QUÉBEC

TÉL. 4-2772

CHARLAND ET BERNARD Ltée

Soudure au gaz et à l'électricité

Fabrication de réservoirs

ANGLE 1ÈRE AVENUE ET 41ÈME RUE

LIMOILOU — QUÉBEC

CASAVANT FRÈRES Ltée

FACTEURS D'ORGUES

ST-HYACINTHE, P. Q.

ÉTABLIE EN 1880

O. PICARD & FILS INC.

Plomberie — Chauffage — Electricité

Ventilation — Air climatisé

Gérant: J.-C. LACHANCE

78, ST-AUGUSTIN — Tél. 2-1239 — QUEBEC

TÉL. HARBOUR 3377

GASCON & PARANT

ARCHITECTES

934 EST, SAINTE-CATHERINE — MONTRÉAL

Machineries de buanderie
Glacière électrique
Moteurs
Ustensiles de cuisine
Chauffage
Air climatisé
Ventilation
Brûleur à l'huile MAZOUT

LANGLAIS & FRÈRE ENRG.
(Chauffage & Ventilation Ltée)
103, rue St-Pierre Téléphone : 2-8224
Q U É B E C
Foyers hydrauliques JONES (stoker)
Foyers mécaniques FAIRBANKS MORSE
FAMEUX POÊLES THERMOS

Equipement d'hôpitaux
Pompe
Fours mignolets
Fournaise
Compresseur
Machinerie diverse
Brûleur à l'huile légère

tél.. CR. 9957 6296, Rue ST-ANDRÉ, Montreal
LES PRODUITS MADELON ENRG.
EXCELLENT CONTRE:
MAL de TÊTE, de DENTS, d'OREILLES - GRIPPE . RHUMATISME .

ARTISTES PHOTOGRAPHES GRAVEURS
ÉCRIVEZ-NOUS OU TÉLÉPHONEZ À BE. 3984
La Photogravure Nationale Limitée
282 OUEST, RUE ONTARIO - PRÈS DE BLEURY • MONTREAL

Encouragez nos annonceurs

Gardienne fidèle des épargnes en temps de paix, la Banque assume une double mission en temps de guerre : elle concourt à la sécurité financière du pays et elle protège l'avenir de chacun de ses déposants.
LA BANQUE PROVINCIALE DU CANADA

Compliments de
DAMIEN BOILEAU Ltée, Entrepreneurs
245, avenue McDOUGALL Outremont, P. Q. Tél. CRescent 4183

Gouttes nasales PRIVINE
Pour la prophylaxie et le traitement des rhumes de cerveau
L'instillation de 3 à 4 gouttes de Privine dans chaque narine à intervalles de 4 à 6 heures soulage les rhumes de cerveau en l'espace de quelques minutes : la sensation de lourdeur de la tête, le nasillement et le larmoiement cessent, et la respiration redevient libre.
COMPAGNIE CIBA LIMITÉE — Montréal, P. Q.

Tél. FItzroy 8585
COLLES DE TOUTES SORTES
En poudre, en flocons, flexible, en pâte, liquide
•
MEREDITH, SIMMONS & Co. Ld.
5565 Chemin de la Côte St-Paul Montréal

La Compagnie Mutuelle d'Immeubles Ltée
(Incorporée par Charte Fédérale en 1903)
La caisse d'épargne pour prêts mutuels
Versé à ses membres : $8 200 000.00
Siège Social : 1306 est, rue Sainte-Catherine Montréal
Ch.-Auguste Gascon, Prés.
J.-Ed. Jeannotte, Vice-Prés.
J.-Art. Tremblay, Sec.

LE DEVOIR

Directeur-Gérant: Georges PELLETIER — FAIS CE QUE DOIS — Rédacteur en chef : Omer HEROUX

TROIS SOUS LE NUMÉRO

ABONNEMENTS PAR LA POSTE

EDITION QUOTIDIENNE

CANADA $6.00
(Sauf Montréal et banlieue)
E. Unis et Empire Britannique 8.00
UNION POSTALE..... 10.00

TÉL. FRONTENAC 3186*

LAITERIE PERFECTION DAIRY LIMITÉE LIMITED

2565 CHAMBLY MONTRÉAL

GÉRARD GÉRARD LIMITÉE
ENTREPRENEURS PLÂTRIERS

SUCCURSALE À OTTAWA
SUITE 406-18, RIDEAU
TÉL.: 2-9872
QUÉBEC: 104 ST-JEAN
SUITE 10 TÉL. 7881

SPÉCIALITÉS :
OUVRAGES D'ÉGLISES, COUVENTS, ÉCOLES, ÉDIFICES PUBLICS.

TÉL. DOLLARD 5512
961A, RUE ST-ROCH, MONTRÉAL

TÉL. 2-9411

KELLY ET LEDUC
FERRONNERIE
PAUL-E. BARCIL

67, rue WELLINGTON HULL, P.Q.

EUGÈNE CÔTÉ
PRÉSIDENT
J.A.&M.CÔTÉ LTÉE
Manufacturiers de chaussures
ST-HYACINTHE

CONSULTATIONS { 2 à 4 Hres P.M. / 7 à 8 — P.M.

Dr P. del Vecchio

SPÉCIALITÉ:
MALADIES CHRONIQUES
CANCER, TUBERCULOSE, ASTHME, RHUMATISME

TÉL.: FA. 1895
900 e/t. Sherbrooke

La sauvegarde de la famille

L'économie est l'art d'ordonner ses dépenses. Sans la pratique de cette vertu sociale, la famille ne connaît aucune sécurité, elle est vouée, tôt ou tard, à la ruine.

Protégez votre foyer, préparez l'avenir des vôtres, assurez-vous une vieillesse heureuse et digne en vous constituant petit à petit les réserves nécessaires.

Prenez dès aujourd'hui l'habitude de l'épargne.

Banque Canadienne Nationale
S-Hyacinthe, P. Q.

VENEZ VOUS REPOSER

par le R. Père Jean BOUSQUET, O. P.

A ceux et celles qui n'ont pas encore compris les bienfaits d'une retraite fermée

Brochure de 64 pages — Prix : **$0.15**

En vente à **LA LIBRAIRIE DOMINICAINE**
5375, AV. N.-D. DE GRÂCE — TÉL. ELWOOD 4677 — MONTRÉAL - 28
95, AVENUE EMPRESS — TÉL. 2-7363 — OTTAWA

Bonnes adresses à consulter

ACCESSOIRES CONTRE L'INCENDIE :
The Canadian Fire Hose Co. Ltd.,
827 ouest, Notre-Dame, Tél. PL. 6416-17, Montréal

ARTICLES RELIGIEUX :
Imperial Novelty Mfg. Co. Ltd., 389 o., St-Paul, HA. 4946, Mtl.
North American Sales Co. Regd.,
649 ouest, Notre-Dame, Tél. HA. 3029, Montréal

ARCHITECTES :
Desmeules, Gabriel, 226, St-Jean, Tél. 4-3864 .... Québec
Larue, J.-Albert, 5711, Durocher, Tél. CR. 2734 .... Montréal

ARCHITECTES LEMIEUX, 760, SQUARE VICTORIA, LA. 2870, MT.
Ludger Lemieux — A.A.P.Q. — M.R.A.I.C.
Paul M. Lemieux — B.A. — M.R.A.I.C. — A.A.P.Q. — D.P.L.G.F.

ARPENTEURS-GÉOMÈTRES ET INGÉNIEURS FORESTIERS :
Bélanger et Bourget, 86, Côte de la Mont., Tél. 2-5180, Québec
Gastonguay, Jules-P., 71, St-Pierre, Tél. 2-3400 .... Québec

ARTICLES DE SPORT :
Le Palais des Sports, 67, Côte d'Abraham, Tél. 3-2341, Québec

ASCENSEURS :
La Cie F.-X. Drolet, 206, Du Pont, Tél. 4-4641 .... Québec

ASSURANCES GÉNÉRALES :
Bernardin Frères, 1285, Visitation, Tél. CHerrier 3195, Montréal

ASSURANCES (MOINS ASSURANCE-VIE) :
Caron, Hector A., Edifice Canada Cement, HA. 3877, Montréal

ASSURANCE : NATIONAL LIFE ASSURANCE CO. :
Arsenault, Bona, Gérant, 80, St-Pierre, Tél. 2-5785 .... Québec

ASSURANCE : LA SOLIDARITÉ, CIE D'ASSURANCE-VIE
Siège social, 126, St-Pierre, Tél. 4-4034 .... Québec

AUTOBUS À LORETTE, AÉRODROME, CHAMPIGNY, LAC ST-JOSEPH, STE-CATHERINE :
Drolet, A., Ltée, 155, boul. Charest, Tél. 2-8494 .... Québec

AUTOBUS FOURNIER LTÉE : QUÉBEC AU CAMP VALCARTIER, STE-FOY, LAC ST-CHARLES :
Terminus, 501, boul. Charest, Tél. 6182-34, St-Augustin, 2-5946

AUTOMOBILES (SOUDURE, DÉBOSSAGE, PEINTURE, ETC.) :
Boutet & Fils, 131, Caron, Tél. 3-3370 .... Québec
Gagnon, J.-E., Enrg., 65, Charest, Tél. 4-2500 .... Québec

AUTOMOBILES (HUDSON ET CAMIONS REO) :
Racine, J. R. Inc., 27, Arago, Tél. 2-2019 .... Québec

AVOCATS :
Boisvert et Corriveau, 80, St-Pierre, Tél. 2-3420 .... Québec
Boyer, Auguste, 159 ouest, Craig, Tél. MA. 7031 .... Montréal
Champeau, Armand, 5585, Canterbury, Tél. AT. 9717, Outremont
St-Jacques, Henri, 18, Rideau, Tél. 2-5055 .... Ottawa, Ont.

BANQUES :
La Banque Provinciale du Canada,
221 ouest, St-Jacques, Tél. HA. 7151, Montréal

BEURRE D'ÉRABLE :
Cie Nationale de Beurre d'Erable Inc.,
51 ouest, Laurier, Tél. DOllard 2433, Montréal

BISCUITS ET GÂTEAUX :
Cie de Biscuits Stuart Ltée, Alf. Allard, prés., CR. 2167, Mtl.

BLOCS DE BÉTON, TAILLEURS DE PIERRE :
Côté, Valère Inc., 187-1ère avenue, Tél. 4-4491 .... Québec

BOIS ET MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION :
Grier, G. A. & Sons Ltd., 2120 o., Notre-Dame, WI. 6118, Mtl.

BOIS DE CONSTRUCTION, MANUFACTURIERS DE PLANCHERS EN BOIS FRANC, PORTES ET CHÂSSIS :
Dupuis, J.-P. Ltée, 1084, Av. de l'Eglise, Tél. YO. 0928, Verdun

BONBONS EN GROS :
Bonbons Yolande Enrg., Mme J.-B. Cloutier, prop.
83, Sault-au-Matelot, Tél. 4-1167, Québec

BOUCHERS, ÉPICIERS : QUÉBEC MARINE GROCERS :
Massé, Philippe, 93, Sault-au-Matelot, Tél. 2-8505 .... Québec
Swift Canadian Co. Ltd., 153, St-Roch, Tél. 4-2461 .... Québec

BOULANGERS (GÂTEAUX ET PÂTISSERIES) :
Hethrington, T., Ltée, 358-364, St-Jean .... Québec

BUANDERIES :
Buanderie St-Paul, 2020, Roberval, Tél. WE. 6791 .... Montréal

CARROSSERIES D'AUTO (DÉBOSSAGE, REMBOURRAGE, ETC.) :
Normandeau, A. et Fils, 01152, Charlevoix, WI. 5562, Montréal

CHAPEAUX :
Chez Charlebois, 708 ouest, Notre-Dame, Tél. MA. 5029, Mtl.

CHARBON (ANTHRACITE ET BITUMINEUX) :
Madden et Fils Ltée, 3 boul. Charest, Tél. 4-3578 .... Québec
The Canadian Import Co. Ld., 83, Dalhousie, Tél. 2-1221, Québec

CHAUFFAGE ET PLOMBERIE :
Germain & Frère Ltée, 237, St-Antoine, Tél. 76, Trois-Rivières

CHAUFFAGE ET PLOMBERIE (ENTREPRENEUR) :
Jetté, J.-W. Limitée, 360 est, Rachel, Tél. MA. 4184, Montréal

CHOCOLATS (FINS — MINUSCULES) LIVRAISON :
Denyse, 4909 ouest, Sherbrooke, Tél. EL. 4877 .... Montréal

COLLÈGE VERSAILLES :
Fortin Business Colleges, 840, Cherrier, Tél. AM. 6440, Montréal

COMPLIMENTS :
Compliments d'un ami : C. N. E.
Compliments d'un ami : J. E. S.
J. P. Laberge Enrg.
Un ami de la Revue.
Un ami de la Revue : A. D. & Fils Ltée.
W. A. Baker, Palais de Justice .... Montréal

CONSTRUCTIONS, DÉMOLITION, MATÉRIAUX À VENDRE :
Tétrault Frères, 1200, av. de l'Eglise, Tél. WI. 8152, Verdun

CORSETS, BRASSIÈRES, LINGERIE :
Mademoiselle Enrg., 89, Cartier, Tél. 5522 .... Québec
Salon Elégant, 353½, rue St-Jean, Tél. 3-0543 .... Québec

COURS ANGLAIS, STÉNOGRAPHIE BILINGUE ET DACTYLOGRAPHIE :
Sturton School, 93, Crémazie, Tél. 9571 .... Québec

COURTIERS D'OBLIGATIONS :
Frs Letarte, Prés., **L.-A. Pedneault,** Vice-Prés.
La Corporation de Prêts de Québec,
132, St-Pierre, Tél. 2-4765, Québec

COURTIERS EN ÉPICERIES :
Brault, Anastase, 1891, Roberval, Tél. WE. 4237 .... Montréal

COUVREURS :
Falardeau, Eugène Ltée, 141, Dorchester, Tél. 9677 .... Québec

CRÈME GLACÉE :
Crèmerie Mont Blanc Enrg., 149, Renaud, Tél. 2-6841 .... Québec

DIRECTEURS DE FUNÉRAILLES :
Bouchard, J. & Fils, 54—5e rue, Tél. 4-1113 .... Québec

DIRECTEURS DE FUNÉRAILLES ET FLEURISTES :
Bouvette & Fils, ... Trois-Rivières et Shawinigan-Falls, P. Q.

DOREURS-ARGENTEURS-ORFÈVRES :
Beaugrand, Gilles, 846, de l'Epée, Tél. DO. 2950 .... Montréal
Belleville, J. Arsène Ltée, 47, Sous-le-Fort (Basse-ville) Québec

DRIVE YOURSELF :
Jobidon, Robert, 250, St-Paul, Tél. 2-5317 .... Québec

EAU DE JAVELLE :
L'Eau Merveilleuse Enrg., 39-7e rue (Limoilou), 4-2661, Québec

ENTREPRENEURS GÉNÉRAUX :
Cauchon, Magloire Ltée, 311, de la Salle, Tél. 6179 .... Québec
Lamontagne, F.-X., 411, Boulevard Charest, Tél. 3-0590, Québec
Michaud & Simard, 460, Arago, Tél. 5244 .... Québec
Ouellet, Ludger, 87, St-Cyrille, Tél. 2-1710 .... Québec

ÉPICIERS-BOUCHERS :
Gougeon, J. B., 175, Rochester, Tél. 8-0030-8-0031, Ottawa, Ont.

ÉPICERIES EN GROS :
D'Aoust, P. Ltée, 11, York .... Ottawa, Ont.
Lamarche, J.-H., 6749, St-Laurent, Tél. CR. 2155 .... Montréal
Letellier, J.-B.-E. Enrg., 112,Dalhousie, Tél. 2-3931 .... Québec

ESTAMPES EN CAOUTCHOUC :
A. Derome et Cie Enrg., 25 est, N.-Dame, LA. 2392, Montréal

FARINE, ENGRAIS, GRAINS, FOIN, BOIS, CHARBON :
Gervais, Paul et Frère, 5298, Henri-Julien, CA. 1157, Montréal

FERRONNERIE D'ART :
Les Frères Lebrun, 456, Niverville .... Trois-Rivières

Bonnes adresses à consulter

FOURRURES :
Alain, P. A. Ltée, 203, St-Joseph et 79, de l'Eglise, 5106, Qué.
Bernard, Léo, 810, St-Vallier, Tél. 3-1329 .... Québec
Desjardins, Chas. et Cie, 1170, St-Denis, Tél. HA. 8191, Mtl.
Laliberté, J.-B. Ltée, 145, St-Joseph, Tél. 6191 .... Québec
Sanfaçon, Honoré, 110, rue de la Couronne, Tél. 7419, Québec
Turcotte, N.-Geo., 162, Côte d'Abraham, Tél. 4-1459 .... Québec

GRAINS, MOULÉES, PROVISIONS :
Frenette & Fils Enrg., 176, St-Pierre, Tél. 2-8070 .... Québec

HABITS ET MERCERIES :
Cusson et Cusson, Place du Marché, rue Cascades, St-Hyacinthe

HUILE À BRÛLEURS :
Trudelle Petroleum Enrg., 195, Franklin, Tél. 3-1352 .... Québec

IMMEUBLES :
Thibodeau, L. P. R., 325, boul. Charest, Tél. 3-5322 .... Québec

IMMEUBLES (VENTE, ACHAT, EXPERTISE, FINANCE) :
Paquet, Geo., 351, boul. Charest, Tél. 4-4221 .... Québec

IMPORTATEURS ET FABRICANTS D'OBJETS DE PIÉTÉ :
Génin, Trudeau et Cie, 38 ouest, N.-Dame, LA. 2261, Montréal

IMPRIMEURS (MÉDÉRIC PARENT ET ONIL PARÉ, PROP.) :
Imprimerie Bégin Enrg., 40, St-François, Tél. 3-1252, Québec

INDUSTRIE LAITIÈRE (MACHINES, USTENSILES, APP. FRIG.) :
Trudel, B. et Cie, 304, Carré Youville, Tél. MA. 8067, Montréal

LABORATOIRE FARLEY — HULL, P. Q.
Fabricant des « Antalgines » contre les Maux de Tête.

LAIT, CRÈME, BEURRE, ŒUFS ET FROMAGE :
Clark Dairy Ltd., 634, Av. Bronson, Tél. 5-1811, Ottawa, Ont.
Coopérative Lait et Crème, 4101 est, N.-Dame, AM. 2171, Mtl.
La Ferme St-Laurent Ltée, 6768, Garnier, CR. 2188-9, Montréal
Laiterie de Québec Ltée, 75, av. du Sacré-Cœur, Tél. 7101, Québec

LIBRAIRIE (EN GROS SEULEMENT) :
Librairie J. A. Parent, 472, St-Vallier, Tél. 5630 .... Québec

LIBRAIRES :
Granger Frères Ltée, 56 ouest, N.-Dame, LA. 2171 .... Montréal

LA LIBRAIRIE DOMINICAINE :
5375,avenue Notre-Dame de Grâce, Tél. EL. 4677 .... Montréal
95, avenue Empress, Tél. 2-7363 .... Ottawa

LIQUEURS DOUCES :
Fortier, Elzéar Ltée, 115, St-Dominique, Tél. 2-3891 .... Québec

MACHINERIES D'IMPRIMERIE (RÉPARATION, SOUDURE, ETC.) :
Le Matériel d'Imprimerie Ltée (Demandez M. Langlais),
970, de Bullion, Tél. PL. 9011, Montréal

MAGASINS À RAYON :
Bouchard, L., 750-760, St-Vallier, Tél. 2-5638 .... Québec
Dubuc, T. D., 214-218, St-Jean, Tél. 2-3961 .... Québec
Dupuis Frères Ltée, Tél. PL. 5151 .... Montréal
Paquet et Cie Ltée, 157, St-Joseph, Tél. 8131 .... Québec
Pharand, J., 85, Champlain, Tél. 2-5315 .... Hull, P. Q.
Syndicat de Québec Ltée, 215, St-Joseph, Tél. 4-3561 .... Québec

MANUFACTURIERS DE FOURNITURES FUNÉRAIRES :
Girard et Godin Ltée, T.-Riv. et 34 o., St-Paul, LA. 9214, Mtl.

MANUFACTURIERS DE PORTES ET CHÂSSIS, BOIS :
Pilon, Jos. Ltée, 79, Boul. du Sacré-Cœur, Tél. 3-1116, Hull, P.Q.

MARCHAND DE FOURRURES :
Zicat, Lauréat, Enrg., 28, chemin Sainte-Foye, Tél. 9627, Québec

MARCHANDS DE THÉS ET CAFÉS :
Désy, J.-A., 1459, Delorimier, Tél. FR. 2147 .... Montréal

MARCHANDS DE THÉS, CAFÉS ET ÉPICES EN GROS :
Bourque, A., 262 est, St-Paul, Tél. HArbour 7630 .... Montréal

MARCHANDS TAILLEURS :
Mathieu, Lucien Enrg., 2251, Frontenac, FR. 1803 .... Montréal

MATELAS, SOMMIERS, ETC. :
Matelas Frontenac Enrg., 15, Boisseau, Tél. 5347 .... Québec

MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION :
Les Industries G.-I. Lachance Inc., 263, St-Paul, 2-6403, Québec

MÉDECINS :
Castonguay, Dr E.-J., 4231 est, Ste-Catherine, CH. 0560, Mtl.
Gratton, Dr Albert, 781, du Couvent, Tél. WE. 5476 .... Montréal
Pilon, Dr Henri, 251, boul. St-Joseph, Tél. 2-0563, Hull, P. Q.
Pouliot, Dr Antoine, 68, Ste-Ursule, Tél. 2-4455 .... Québec

MEMBRES ARTIFICIELS :
Duckett, J.-A., 2014, Bleury, Tél. HArbour 0630 .... Montréal

MEUBLES, DIVANS, STUDIOS, MATELAS À RESSORTS, PRÉLARTS :
Vézina & Filion Enrg., 227 — 3e avenue, Tél. 4-2300 .... Québec

NOTAIRES :
Labrèche et Labrèche, 10 ouest, St-Jacques, MA. 3373, Montréal
McKay, R. E., 4948, av. Verdun, Tél. YO. 5322 .... Verdun

NOUVEAUTÉS, MERCERIES, TAPIS, PRÉLARTS :
Alepin, J. et Frère Ltée, 4295 ouest Notre-Dame,
Tél. WE. 1108 ; 4719, Wellington, Tél. YO. 1144, Montréal

OPTICIENS D'ORDONNANCES :
Derouin, O. L., 37, Metcalfe, Tél. 2-4976 .... Ottawa, Ont.
Lamontagne, Etienne, 1065, St-Prosper, Tél. 2178, Trois-Rivières

OPTOMÉTRISTES ET OPTICIENS :
Ledoux, Arthur, 180, Cascades, Tél. 10 .... St-Hyacinthe
Lemire, André, 4226, St-Denis, Tél. HArbour 8856 .... Montréal

PHARMACIENS :
Pharmacie Aimé Roussin, 2823, Masson, CH. 2103 .... Montréal
Pharmacie P.-H. Soucy, 85, Cartier, Tél. 2-1235 .... Québec

PHARMACIENS EN GROS :
Durocher, G. E., 139, Queen, Tél. 2-5309 .... Ottawa, Ont.

PHOTOGRAPHES :
Studio Bell, 59, St-Joseph, Tél. 4-2106 .... Québec

PIANOS : À VENDRE — ACCORDAGE
Marcoux, J.-C., 609, St-Vallier, Tél. 9775 .... Québec

PIERRE :
Carrière Gravel Ltée, 282, St-Paul, Tél. 2-4122 .... Québec

PLOMBIERS-COUVREURS-ÉLECTRICIENS :
Asselin, J.-A., 37, Hermine, Tél. 9670 .... Québec
Dorion, Jules, 11, rue Ramsay, Tél. 4-2916 .... Québec
Morin Enrg., J. B., 14, rue Champlain, Tél. 2-5548 .... Québec

PLOMBIERS — OUVRAGE DE MARINE :
Morin, L.-P., 31, Sault-au-Matelot, Tél. 4-3617 .... Québec

PRODUITS ALIMENTAIRES (MANUFACTURIERS) :
Old City Mfg. Co. Ltd., 4, Mgr Gauvreau, Tél. 2-5273, Québec

PRODUITS PHARMACEUTIQUES :
Sylvain Ltée, 406 est, Notre-Dame, Tél. HA. 5374 .... Montréal

PROFESSEUR DE MUSIQUE (GUITARE, MANDOLINE, VIOLON) :
Gagnon, T. W., 208, N.-D. des Anges, Tél. 2-3700 .... Québec

PROVISIONS, POISSON, FRUITS, ETC. :
Dominion Fish & Fruit Ltd., Tél. 2-7036 .... Québec

QUINCAILLERIE EN GROS ET DÉTAIL :
Lemieux, Jos.-E. Enrg. .... Québec
O'Neil & Richard Ltée, 134, du Pont, Tél. 2-1594 .... Québec

QUINCAILLERIES GÉNÉRALES :
Gravel, Ludger et Fils, 3447, Av. du Parc, Tél. HA. 5211, Mtl.
Grégoire, J.-R., 3605 est, Ontario, Tél. FA. 1167-8 .... Montréal

RESTAURANTS :
Le Roi du Chien Chaud Enrg.,
1478 est, Sainte-Catherine, Tél. AM. 6969, Montréal

TAXIS : (DEMANDEZ TOUJOURS)
Dominion Taxis, Tél. 8123 .... Québec

TERRA COTTA :
Montreal Terra Cotta, 1010 o., Ste-Catherine, MA. 1816, Mtl.

TRANSPORTS :
St-Hyacinthe Transport, 34, Piété, Tél. 356-122 .... St-Hyacinthe

VALEURS DE PLACEMENT :
Dubé, Oscar & Cie Inc.,
105, Côte de la Montagne, Tél. 2-4061, Québec
Société Générale de Finance, Inc., 57 ouest, St-Jacques,
Tél. HA. 5168, Montréal

VIANDES EN GROS (FRAÎCHES ET FUMÉES) :
Marché de Québec Enrg., 26-28,1ère rue, Tél. 2-2016 .... Québec

VIOLON (COURS THÉORIQUES) :
Talbot, J. Robert, 255, Fraser, Tél. 5244 .... Québec

Sommaire

Octobre 1944

RAÏSSA MARITAIN : *Pierre et Christine*

« Au printemps de 1911 nous reçûmes de Dieu, et par les mains de notre parrain, un présent infiniment doux et précieux : deux êtres merveilleusement dignes d'être aimés nous furent donnés pour frère et sœur, selon les plus profondes aspirations de notre cœur ».

TH.-A. AUDET, O. P. : *Trois Pharisiennes*

« Ces derniers temps, par besoin de répit, en quête d'évasion, j'ai relu trois livres, trois romans : *La Pharisienne* de Mauriac, *Le Chant de Bernadette* de Werfel, *The Keys of the Kingdom* du Dr A. J. Cronin. De l'enchantement passé où s'estompent ces belles hsitoires, quel caprice ou quelle perversité de mon souvenir fait surgir trois fantômes, toujours les mêmes : Brigitte Pian, Sœur Marie-Thérèse Vauzous et Mother Maria Veronica ? »

Abbé LLEWELLYN : *Portraits de tous les temps*

« Nous avons feuilleté les *Fables* de La Fontaine et notre journal en même temps. Avez-vous trouvé quelque chose qui ne soit pas d'une étonnante actualité ? Oui ! Une seule : ce petit sourire et fin et désabusé, cette petite malice du coin de l'œil qui manque terriblement à vos maris, Mesdames, quand ils lisent devant vous le journal, aujourd'hui ».

M.-A. COUTURIER, O. P. : *Vers une peinture canadienne*

« Que se passe-t-il pour le voyageur venu d'Europe, d'Amérique ou d'Asie et qui débarqué à Vancouver, à Toronto ou à Montréal s'enquiert de la peinture canadienne ? »

MARCEL RAYMOND : *Disparition d'un maître*

« Dire en quelques mots ce que représente la mort du Frère Marie-Victorin n'est pas chose facile. Un éloge officiel : écrire qu'il était un grand savant, avouer même qu'il était le seul savant canadien-français dont on pût, à l'étranger, parler avec quelque fierté, ne suffit pas. Car il était surtout un maître, le père spirituel d'une grande famille de jeunes chercheurs ».

Le sens des faits

L DANTINNE : L'Eglise et les autorités allemandes en Belgique.
PIE-M. GAUDRAULT, O. P. : Un apôtre est mort.
A. LACROIX : « Traditio ».
M.-M. DESMARAIS, O. P. : Ici, l'Heure dominicale.

L'esprit des livres

S. ALBERT LE GRAND : « Traité de l'union à Dieu » *(A. Papillon, O. P.)*.
LOUIS LALLEMANT : « Doctrine spirituelle » *(A. Papillon, O. P.)*.
R. P. MARIE-VINCENT BERNADOT, O. P. : « De l'Eucharistie à la Trinité » *(A. Papillon, O. P.)*.
R. P. ACHILLE DESBUCQUOIT : « Vivez donc en paix » *(A. Papillon, O. P.)*.
R. P. MAURICE H.-BEAULIEU, S. J. : « Le mariage chrétien » *(Albert Lacroix)*.
Abbé L. JAUD : « Vie des saints pour tous les jours de l'année » *(Albert Lacroix)*.
R. P. REGINALD COFFEY, O. P. : « The Man from Rocca Sicca » *(Regis McNeely)*.
ROBERT RUMILLY : « Histoire de la Province de Québec » *(Thomas Charland, O. P.)*.
AUGUSTO J. DURELLI : « Libération de la liberté » *(Albert Lacroix)*.
FRANÇOIS MAURIAC : « Journal » *(Albert Lacroix)*.
WALLACE FOWLIE : « Clowns and Angels » *(Regis McNeely)*.
EDWIN MORGAN : « Flower of evil » *(Regis McNeely)*.
GUY POURTALÈS : « Berlioz et l'Europe romantique » *(Albert Lacroix)*.
Le même : « Wagner, histoire d'un artiste » *(Albert Lacroix)*.
CLAUDE ANET : « Mayerling » *(Albert Lacroix)*.
MARCELLE GAUVREAU : « Plantes curieuses de mon pays » *(Albert Lacroix)*.
Accusés de réception.

REVUE DOMINICAINE

Directeur :
MARCEL-M. DESMARAIS, O. P.

Volume L | Tome II | Octobre 1944

Pierre et Christine

Au printemps de 1911 nous reçûmes de Dieu, et par les mains de notre parrain, un présent infiniment doux et précieux : deux êtres merveilleusement dignes d'être aimés nous furent donnés pour frère et sœur, selon les plus profondes aspirations de notre cœur.

De quelques années plus âgés que nous, Pierre van der Meer de Walcheren et sa femme Christine, — lui hollandais de famille protestante, elle belge de famille catholique ; lui écrivain, elle peintre — après une évolution singulièrement semblable à la nôtre, étaient venus comme nous, n'ayant rien trouvé ailleurs qui les satisfît, étaient venus frapper à la porte du « Mendiant Ingrat ». Comme nous ils furent secourus, et comblés dans leur espérance, et ils vinrent comme nous à l'Eglise, dépositaire de la divine paix. Notre parrain fut aussi le leur, et le 24 février 1911, en la fête de l'Apôtre saint Matthias, Pierre et son fils âgé de sept ans furent baptisés à l'église Saint-Médard ; Christine se joignait à eux dans la foi retrouvée de son enfance.

Pierre a décrit dans le *Journal d'un Converti*[1], qui couvre environ quatre années de sa vie — de novembre 1907 à juin 1911 — son évolution spirituelle, depuis les jours de recherche angoissée jusqu'aux premiers jours de sa vie chrétienne.

1. Traduit du hollandais par l'auteur. Introduction par Léon Bloy.

« Alors que je notais depuis nombre d'années, dit-il dans l'Introduction écrite en 1913, ce qui m'était joie ou douleur, tout ce vers quoi tendait mon esprit plein d'angoisse et d'espérance ou torturé d'un affreux désespoir, bouleversé par le spectacle tragique de l'humanité et celui de ma propre âme, j'écrivais sans m'en apercevoir l'histoire de ma recherche inlassable de la Vérité... Je regardais avidement la vie, je voulais l'étreindre entièrement, avec tous ses contrastes ; je croyais m'élever au-dessus d'elle, et pouvoir ainsi la dominer comme un roi, me forgeant, avec ma volonté, un système de résignation ironique... Mais je ne pouvais pas étouffer le douloureux désir de la Vérité... »

* * *

Jacques rencontra pour la première fois les van der Meer chez Léon Bloy, le 22 février 1911, deux jours seulement avant le baptême de Pierre et de son fils, auquel il assista et dont il revint très ému, frappé surtout par l'attitude si joyeuse, si consciente et si déterminée de l'enfant — le petit Pierre-Léon, prédestiné à une vie d'exceptionnelle perfection.

Ils vinrent chez nous à Versailles, un peu plus tard. Nous ne pouvions savoir encore quel bel avenir était réservé à notre amitié naissante ; dès lors cependant commença entre nous cette entente parfaite que rien jamais n'est venu troubler ni démentir.

Je les aimai tout de suite pour leur beauté. Ils semblaient un couple de légende, un peu romantiques, un peu wagnériens — et ils devaient devenir des chrétiens de Légende Dorée.

Tous les deux sont grands et sveltes, blonds, aux yeux bleus ; Christine a d'abondants cheveux aux reflets roux, et le teint clair et chaud des Flamandes. Pierre a un noble et calme visage,

à l'expression à la fois ironique et flegmatique des Hollandais.

En 1911 Pierre a trente et un ans. Il vient de vivre avec sa femme quatre années d'ardente inquiétude à la recherche d'une vérité pressentie et désirée avant d'être connue — cherchée, a pu dire Pierre, à chaque battement de son cœur.

Très épris l'un de l'autre, leur amour, leur bonheur, ne les ont pas rendus sourds aux criants problèmes de la connaissance ; ne les ont pas aveuglés sur leur ignorance des vérités essentielles ; n'ont pas étouffé l'aspiration de leurs âmes à une plénitude d'un ordre étranger à la fragilité de la vie, et n'ont pas comblé leur solitude. « Un homme sans Dieu est amèrement seul », pense Pierre, et il s'étonne de n'entendre chez aucun de ceux qu'il rencontre « le cri sourd du désespoir qui cherche ».

Poursuivant leur quête à travers l'expérience de la vie et l'œuvre des hommes, Pierre et Christine avaient fait un assez long séjour en Italie. Là ils avaient découvert la puissance de l'inspiration religieuse dans l'art des Primitifs ; et leur joie d'artistes avait été certainement imprégnée dès lors d'un pressentiment de la foi. Mais rien de décisif ne s'était encore accompli en eux, et après tant de jours de vibrant enthousiasme ils s'en revinrent déçus à leur nordique demeure : selon leur propre aveu tout cela n'était pas ce qu'il avaient attendu.

Mais une autre influence, plus profonde et plus mystérieuse que celle de l'art, agissait depuis longtemps, semble-t-il, sur eux, et augmentait en eux cette sorte de fructueuse inquiétude qui aboutit généralement à la paix stable et sans déception. Depuis plusieurs années déjà ils lisaient Léon Bloy avec une grande admiration pour son œuvre. Si grande était cette admiration qu'il est difficile de croire qu'elle s'adressât seulement au style de l'écrivain. Du reste, Pierre, lorsqu'il se trouvait devant des

hommes de lettres qui à leur habitude traitaient Léon Bloy de fanatique et de fou, dans le même temps qu'il affirmait ne voir en Bloy « que le grand artiste qui a quelque chose à dire, et qui le dit magnifiquement », ajoutait : « Parfois il me paraît plus grand poète, quand il étale devant nous, dans des éclairs, d'étranges beautés du monde spirituel... Il jette par ses paroles, parfois même pour moi, une étrange lumière sur les mystères qui sont la vie et la mort... Il a la Foi... »

Je vois aussi l'influence de Léon Bloy dans le fait que les van der Meer sont parmi les très rares qui lisent alors Anne Catherine Emmerich, sainte Angèle de Foligno, sainte Thérèse d'Avila, la Vulgate, et même « l'Année Liturgique » de Dom Guéranger, lecture réservée semble-t-il aux seuls catholiques.

Pierre a fait une première visite à Bloy en décembre 1909. Bloy ne l'a pas notée dans son journal, mais Pierre écrit : « Ce fut une grande joie pour moi qui le connais si bien par ses livres... Comme je l'avais pensé, je ne sentais chez lui aucune aigreur, aucune amertume. Son esprit est humble et d'une infinie tendresse, d'un infini amour... » Pierre et Christine commencent alors à fréquenter la chapelle des Bénédictines de la rue Monsieur. Et par la liturgie ils apprennent à connaître l'attitude de l'Eglise à l'égard des Mystères qu'elle a pour fonction de célébrer, d'illuminer et de garder. Puis ils retournent à Uccle, en Belgique, où est leur demeure depuis sept ans. Mais Paris les attire de nouveau, et plus qu'il ne l'a jamais fait encore ; ils forment le projet de s'y établir et en novembre 1910 ils sont installés à Paris, et cette fois pour longtemps...

Pierre ne tarde guère à écrire à Bloy, et à la date du 5 décembre 1910, Léon Bloy note dans *Le Pèlerin de l'Absolu*, l'un de ses « journaux » :

« Lettre de Pierre van der Meer de Walcheren, ce Hollandais aimable, écrivain célèbre dans son pays, qui vint me voir l'an passé. Il demande la permission de venir, ce qui est accordé spontanément et avec joie ». Puis, le 11 décembre :

« Evénement immense. Pierre van der Meer me demande un prêtre pour l'instruire. Il est catholique de désir et voudrait le devenir tout à fait... »

Pierre connaît encore des heures d'obscurité et de doute, mais bientôt la certitude s'établit et le baptême est décidé. Seule une maladie de leur fils oblige les van der Meer à en reculer la date. Il a lieu enfin, et Bloy écrit de nouveau dans *Le Pèlerin de l'Absolu* :

« Saint Matthias. Baptême des van der Meer à Saint-Médard, paroisse actuelle de nos filleuls... Le père a reçu les noms de Pierre-Matthias et le fils ceux de Pierre-Léon, patronages offerts par moi, et les voici chrétiens lumineux. Il me semble que je deviens aveugle de joie. Je ne sais plus le temps qu'il fait. C'est comme s'il pleuvait de l'or et des parfums. Suis-je donc quelqu'un du ciel pour avoir pu donner ces âmes à Dieu, ces chères âmes qui parleront pour moi contre tous les chiens de l'enfer à l'heure de mon agonie ? »

Les six dernières années de la vie de Léon Bloy sont remplies de ces chères amitiés. Le nombre de ceux que ses livres conduisent à Dieu s'accroît sans cesse — et depuis sa mort il n'a pas cessé de croître — et son cœur douloureux en reçoit lui-même un accroissement de paix.

Il a beaucoup désiré qu'une amitié fraternelle s'établît entre les van der Meer et nous, et c'est ce qui arriva sans peine. A cette époque de notre vie nous ne fréquentions personne autant qu'eux,

et tout ce qui les touchait, joie ou peine, nous atteignait aussi profondément.

* * *

Ces êtres d'une nature si riche et si belle restent, dans la paix de l'âme, aussi sensibles qu'ils l'étaient dans leur inquiétude ; et plus que jamais ils sont capables d'enthousiasme et d'amour. Pierre est heureux dans son travail, et son influence grandit dans son pays, surtout auprès des jeunes artistes. Ils habitent Paris. L'été ils nous succèdent dans une maison que nous avions découverte plusieurs années auparavant, dans le charmant village de Bures, en Seine-et-Oise, près d'Orsay. Parfois nous y passons ensemble les vacances. C'est là que naît Jean-François, le 17 septembre 1915. C'est là qu'un matin, revenant de la messe avec Jacques, le petit Pierre-Léon lui déclare qu'il vient de lui être dit intérieurement qu'il sera bénédictin. Et il le charge de ce message pour ses parents. Pierre-Léon a neuf ans ; mais son assurance n'est pas puérile. Rassuré par la réponse de son père qui lui laisse toute liberté, l'enfant vit heureux, étudie et s'amuse à plein cœur, mais ne cesse de penser à sa vocation. Dès l'âge de quinze ans il veut entrer chez les Bénédictins d'Oosterhout, en Hollande, qui ont à leur tête un moine français de l'Abbaye de Solesmes. Le Père Abbé, Dom Jean de Puniet, qui le juge trop jeune, veut en tout cas l'éprouver ; il lui demande donc de passer deux ou trois ans dans un collège du Luxembourg, où il pourra terminer le cycle de ses études secondaires. Pierre-Léon accepte, et sort victorieux de cette épreuve. Nous nous demandions comment cet enfant qui ne supportait pas d'être

séparé de sa mère même un seul jour, pourrait vivre si loin d'elle. Mais sa paix fut parfaite dès le commencement ; et il était si heureux et si gai, sentant venir à lui la vie religieuse, qu'on lui envoyait les enfants du collège qui avaient besoin d'être encouragés et réconfortés. Du collège il passa au couvent, où il devait mourir en odeur de sainteté à l'âge de trente ans, emporté en trois jours par une grippe infectieuse.

La douleur de Pierre et de Christine fut tragique, dans une parfaite résignation. Trop parfaite, trop merveilleusement rapide, cette résignation : elle les brisait.

Ils avaient eu trois enfants, et ils restaient seuls. Déjà leur petit Jean-François, un bébé de trois ans, que nous adorions tous, leur avait été enlevé en quelques jours rapides et foudroyants. Et cette plaie, dans leur cœur, n'était pas guérissable. Mais alors, et après le départ de Pierre-Léon pour le couvent, il leur restait leur fille, Anne-Marie. Elle était devenue une jeune fille exquise, pleine de talents, douée pour la peinture et pour la musique, allant d'instinct à leurs formes modernes, comme si elle en avait reçu l'esprit en respirant. Mais en elle aussi la vocation irrésistible avait surgi, et lors de la mort de son frère Léon, elle était depuis deux ans déjà religieuse au monastère des Bénédictines d'Oosterhout.

Pierre et Christine avaient généreusement accepté le sacrifice ; leurs deux enfants donnés à saint Benoît étaient heureux, leurs âmes qui n'avaient jamais connu aucune espèce de trouble, pures et fortes, s'épanouissaient au climat de la contemplation et de la discipline, et portaient comme naturellement des fruits de grâce et de sagesse. Deux ou trois fois par an Pierre et Christine allaient passer quelques jours, rarement quelques semaines, dans le voisinage des deux couvents, à Oosterhout. A leur retour

nous les sentions chaque fois plus courageux et plus forts, et comme rayonnants de l'humble et douce gloire de leurs enfants. Tout en portant en eux la blessure inévitable d'une telle séparation ils vivaient dans la paix du sacrifice consenti, avec le sentiment que tout était donné et que Dieu ne pouvait rien leur demander de plus. Mais l'amour de Dieu est insatiable — ah ! certes, « ce n'est pas pour rire qu'il nous a aimés ! » — Voici qu'il retirait définitivement de ce monde le jeune moine si vite arrivé à la perfection.

Lorsque, coup sur coup, nos amis reçurent l'annonce de la maladie, de l'agonie et de la mort de leur fils, Jacques n'était pas là pour les aider à porter leur lourde croix — Jacques était en Amérique. Oh ! comme il leur a manqué ce jour-là ! Véra et moi recevions atterrées les coups de téléphone qui nous venaient d'Issy-les-Moulineaux où les van der Meer habitaient alors. Nous courûmes chez eux, pour les trouver comme deux grands Pauvres, cette fois dépouillés de tout. Où puisaient-ils la force d'être debout ? Ils embrassaient à plein cœur la loi de la douleur. Ces deux êtres nobles et fiers ne disputaient pas avec Dieu. Une résolution farouche naissait en eux dès lors, les inclinait à Le vaincre en générosité, à Le prendre au mot, Lui qui a dit : « Si quelqu'un te demande ton manteau, donne-lui aussi ta tunique ».

* * *

Lorsqu'ils revinrent des funérailles de leur fils ils avaient résolu de donner à Dieu et la tunique et la peau, et le cœur de leur vie, de rompre — sinon leur vraiment indissoluble amour — du moins leur vie commune, leur bienheureuse vie de parfaite plénitude et de beauté. Ils avaient conçu cette folie ; s'en aller

chacun au monastère pour y agoniser jusqu'à la mort du martyre de leur séparation. C'était un défi à Dieu. Dieu l'accepta.

Le Père Abbé de l'Abbaye d'Oosterhout à qui ils s'en ouvrirent les fit d'abord attendre un an. L'année écoulée, leur résolution était toujours aussi ferme. Ils se séparèrent donc. Pierre conduisit sa femme au Couvent de Sainte-Cécile de Solesmes ; puis il partit pour Oosterhout.

Aucun héroïsme ne pouvait nous étonner de leur part ; mais leur résolution ne nous paraissait pas vraiment sage. Nous pensions que si le Père Abbé avait connu comme nous la connaissions la sainteté et la beauté de leur union, il n'aurait jamais autorisé leur séparation. Il ne pouvait non plus se rendre compte du bien qui se faisait autour d'eux, du prix d'une telle présence rayonnante et tranquille parmi les ténèbres troublées du monde. Et puis, leur bonheur, d'une qualité si rare, nous paraissait en lui-même une chose sacrée sur laquelle il ne fallait pas porter la main.

Mais Dieu avait accepté leur défi et pendant un an et demi ils vécurent séparés, et torturés dans leur âme, sans crier grâce. C'est seulement lorsque la date de leurs vœux approchait que le Père Abbé, avant d'accorder son autorisation définitive, voulut, une dernière fois, se rendre compte de la réalité de ces vocations. Christine lui donna à lire les lettres qu'elle avait reçues de Pierre durant tout ce temps, avec l'autorisation de leurs supérieurs respectifs. Les ayant lues, il connut réellement ce qu'était leur amour, et il leur dit de retourner en paix dans le monde.

Ils se rencontrèrent chez nous. A Meudon. Pierre venait de Hollande, et Christine de Solesmes. Elle arrivait, découronnée de sa magnifique chevelure, vieillie et amaigrie, mais si humble et si touchante dans sa fragilité qu'on ne pouvait la regarder

sans pleurer. Physiquement Pierre avait mieux supporté leur terrible épreuve ; mais cela au prix d'une certaine exaltation des nerfs.

Ils rentrèrent dans la vie avec la plus grande simplicité. En quelques semaines Christine retrouvait sa jeunesse et Pierre son calme hollandais. Ils s'installèrent dans notre voisinage, à Bellevue. Christine eut de nouveau un jardin à cultiver, et des broderies à inventer et à broder. Pierre reprit, à Paris, la direction de la maison d'éditions Desclée de Brouwer, où Stanislas Fumet l'avait remplacé. De nos chers Stanislas et Aniouta Fumet j'espère pouvoir parler plus tard, dire l'amitié qui nous unit, leur rôle dans la renaissance catholique en France, le travail mené en commun par Stanislas et Jacques, rappeler l'œuvre accomplie par Stanislas Fumet à l'hebdomadaire *Temps Présent,* et surtout depuis les jours ténébreux de 1940. Nous savons avec quelle fermeté et grandeur d'âme il a souffert et lutté pour la cause sacrée — française et chrétienne de la résistance. Mais tout cela est fort éloigné de l'époque dont il s'agit dans le présent article... Tous les anciens collaborateurs de Pierre le virent revenir avec joie. Jacques lui donna à éditer plusieurs de ses livres et continua à diriger avec lui la collection « Les Iles » qui avait succédé à celle du « Roseau d'Or ». Nous fûmes de nouveau d'accord en toutes choses, et nous vîmes ensemble et avec une même angoisse venir la nouvelle guerre qui, en 1939, nous sépara, les van der Meer ayant dû retourner en Hollande. Pierre a récemment publié le second et le troisième volumes du journal de sa vie.

Raïssa Maritain

Trois Pharisiennes

Ces derniers temps, par besoin de répit, en quête d'évasion, j'ai relu trois livres, trois romans : *La Pharisienne* de Mauriac, *Le Chant de Bernadette* de Werfel, *The Keys of the Kingdom* du Dr A. J. Cronin. De l'enchantement passé où s'estompent ces belles histoires, quel caprice ou quelle perversité de mon souvenir fait surgir trois fantômes, toujours les mêmes : Brigitte Pian, Sœur Marie-Thérèse Vauzous et Mother Maria Veronica, qui hantent ma pensée et me provoquent à écrire pour les figer dans leur bigotisme farouche ?

Je ne sais quelle timidité à la fois et quelle provocation me saisissent devant ces Maintenons bilieuses, faites pour le commandement, trop mortifiées pour s'appuyer au dossier de leur fauteuil quand elles comptent les mailles au tissu de leur perfection. Comme Father Chisholm, le malaise me ferait fuir du regard ces statues de chair, pétries dans quelque argile inhumaine. Avec Bernadette fascinée dans l'insomnie, j'ai pourtant cette passion curieuse de scruter leur figure lasse de vertu et de prière désolée. Comme tant d'âmes chétives qu'elles ont dominées impitoyablement, j'éprouve bien que je n'échapperais pas à leur despotisme amer. Ces femmes altières et mortifiées, la fille du général, la sœur du colonel prussien, la première plus belliqueuse encore, c'est peut-être dans cette hérédité qu'elles ont trouvé leur spiritualité de milice et de conquête, la mystique du Centurion. Car, d'où leur vient cette impulsion clairvoyante d'embrigader toutes les âmes qui croisent leur destin ? Et pourquoi chez les autres cette obéissance panique à toutes leurs volontés ? Voyez la douloureuse Octavie prosternée, vaincue par l'inquisitrice, et

sanglotant dans le giron de Brigitte Pian. Dans l'alcôve d'hôpital, c'est Bernadette trop confuse pour couvrir son épaule dénudée devant « l'Amazone du Christ ». C'est Father Chisholm abandonné par sa bonhomie coutumière, tremblant devant Sister Maria Veronica, quand il faut avec elle discuter son autorité contentieuse.

Toutes trois furent cruelles, acharnées à saccager les bonheurs fragiles qui offusquent la stérilité de leur propre cœur. Brigitte Pian, dans les embuscades de sa charité, peut tuer Octavie Tronche et son propre mari, compromettre un prêtre et briser l'existence de sa belle-fille. Marie-Thérèse Vauzous persécute Bernadette pour surmonter le tumulte de son incrédulité et de son envie. Sister Maria Veronica, la plus vraie, la moins intrigante, accable pour un temps de sa morgue aristocratique le missionnaire aux pieds crottés, coupable de prendre au sérieux la pauvreté chrétienne. Plus que les deux autres, peut-être, elle a cette méchanceté comblée qui sait rebuter la bienfaisance, la sympathie, décourager les autres d'être bons.

Ces trois pharisiennes travestissent la sainteté. Brigitte Pian, malgré la chaleur, porte une guimpe et un col de guipure qui lui enserre le cou jusqu'aux oreilles. L'œil est noir, fixe et dur, la démarche majestueuse, la voix timbrée comme un métal de glaive. Elle s'est cru une vocation religieuse de fondatrice. Son couvent fut une Babel, dispersé, avant même que la construction fut achevée, par l'échec et la confusion. Mais elle est restée supérieure toute sa vie, n'allant jamais « contre sa vocation qui était de révéler aux autres les vues que Dieu avait sur eux ». Malheur aux âmes qui tentaient de se dérober à la grâce, c'est-à-dire à ses directions ! Toutes ses énergies, ses mobiles, ses actes sont incurvés par l'introspection la plus perspicace et ré-

fléchis dans un miroir intérieur, le miroir de sa justice satisfaite. D'ailleurs, tout est miroir pour elle, sa propre estime, l'estime des autres, où elle veut contempler toujours l'image familière de son impeccabilité. « Ils vont me prendre pour une commençante, se disait Brigitte, qui progressait dans la vie spirituelle comme elle eût fait dans l'étude d'une langue étrangère. Elle enrageait à l'idée que les Puybaraud ne se faisaient aucune idée de son ascension depuis quelques mois, et que sur l'apparence d'un mouvement d'humeur, ils la classeraient parmi les dévotes de l'espèce la plus commune ». Le milieu familial de Marie-Thérèse Vauzous fut d'une austérité presque huguenote. Elle porte la cornette, le seul vêtement qu'elle quitte durant la nuit. Son personnage de sainteté s'affublerait plutôt du manteau de poil, discrédité par des prophètes imposteurs dès l'âge de l'Ancien Testament. Son âme est habitée par la hantise et la psychologie des ermites du désert: elle sait parler délectablement à Bernadette et à ses élèves des diètes surnaturelles de racines, de miel et de gorgée d'eau : « Nous appelons ce que faisaient ces hommes saints *l'ascèse,* mes chers enfants. N'oubliez pas ce mot ». L'intérieur de Mother Maria Veronica est moins postiche, aussi moins pénétrable. Son domaine mystique est circonscrit dans les bornes de l'orthodoxie, de la règle. Elle sait déployer toutes les œuvres de la sainteté juridique pour confondre opportunément son supérieur ecclésiastique, ce gavroche surnaturel, Father Chisholm. Maria Veronica aurait été la novice parfaite de Marie-Thérèse Vauzous.

Il y a des lézardes pourtant dans ces temples laborieux et sombres. L'enfance spirituelle n'y fut jamais conviée pour chanter la béatitude des pacifiques. Ces trois âmes ploient sous la malédiction de l'inquiétude : leur conscience lucide dessine sur

le mur « le visage inconnu et horrible des actes passés, comme un *Mané Thécel Pharès* vengeur. Les scrupules harcèlent, flagellent Brigitte Pian déjà cernée par l'hystérie. « Cette sourde inquiétude la travaillait (qui sommeillait parfois mais sans jamais tout à fait disparaître) de n'avoir point tous ses comptes bien apurés, et d'être jugée elle aussi avec cette rigueur infinie qui, à ses yeux, caractérisait l'Etre incréé. Au-dedans d'elle, à certains jours, des éclairs déchiraient les ténèbres au-dessus de son âme, et tout à coup, elle se voyait. Elle découvrait avec une évidence aveuglante (cela ne durait qu'un instant) qu'il existait une autre vie que la sienne, un autre Dieu que son Dieu. Cette satisfaction d'être Brigitte Pian dont elle débordait, se retirait d'elle d'un seul coup, et elle grelottait misérable et nue, sur une plage aride et sous un ciel d'airain ». Le doute, un dépit secret, tiraillent la Sœur Vauzous, et l'insécurité de son désert lui fait chercher refuge auprès de Bernadette. Elle mendie un signe de la prédestinée. « Tout au fond de son âme, elle ne peut arriver à concevoir que ce soit cette nature, à son avis, vulgaire, superficielle et secrètement têtue qui ait été choisie entre toutes. Dans les ténèbres inconnues de son être, la terrible question s'épanouit : pourquoi elle et pourquoi pas moi ? Et une autre question encore plus terrible que la première : est-ce que ma voie, celle de la volonté éternellement tendue, est la bonne voie, quand un autre être existe qui peut, à travers toutes les difficultés, gagner le Ciel d'un pas léger et comme inconsciemment ? » De son côté, Mother Maria Veronica trahit également son trouble, elle pourtant si compassée. Father Chisholm l'aigrit, et elle demandera un changement d'obédience lors de la prochaine visite canonique. Elle ne peut plus se maîtriser, et elle avoue, brutale : « Vous m'avez bouleversée dans ma vie intérieure, je suis ébranlée dans

mes convictions spirituelles ». Et elle écrit : « Je viens tout juste de lui annoncer le projet de mon déplacement. C'est venu soudainement, comme une exaspération, comme une menace aussi. J'étais étonnée de moi-même, surprise de mes propres paroles. L'occasion est venue toute seule et je n'ai pu résister à ce besoin de le heurter, de lui faire mal. Mais le triomphe a été bien court, et déjà je n'en suis plus heureuse. Il m'est arrivé d'écrire qu'il était méprisable : je me trompais. Je ne puis plus le mépriser ; je me méprise plutôt moi-même. Mais je ne le laisserai pas, non, je ne le laisserai pas m'abaisser au niveau de son outrageante simplicité ».

Ainsi parfois, sous la pression de la grâce de Dieu, le colosse aux pieds d'argile qu'on a érigé de soi-même s'écroule, jonchant l'âme de ses débris douloureux. De ces ruines, les trois pharisiennes émergent, repenties. Toutes trois, elles ont rencontré un saint et, devant lui, elles ont lacéré le masque de leur sainteté feinte, de leur orgueil tragique.

L'orgueil est tragique : il est la tragédie du personnage contre la personne. L'étymologie a de ces ironies. Du mot *personne,* nous avons fait *personnage* ; mais dans sa sémantique native, il signifie *masque.* L'orgueil est ce masque durci, étranger à notre propre figure, mais plus adhésif que notre chair même. La tragédie, c'est qu'on devient dupe de ce masque, de ce personnage, qu'on n'a plus le courage d'arracher ce maquillage onéreux de politesse, de déférence, les grimaces de vertu et de justice, le mensonge de l'âme hostile et close. Gabriel Marcel a porté à la scène cette tragédie du personnage contre la personne avec *Un homme de Dieu.* La vie elle-même a dépouillé le carton collé au visage de Claude Lemoyne. Trop veule pour confronter son dégoût du mensonge où il s'était enfermé, pour échapper à la

terreur de sa figure inconnue, il veut mourir dans son personnage : « Etre connu tel qu'on est... ou alors dormir... Tu te rappelles au-dessus de Saint-Loup, cet endroit où le sol s'affaisse brusquement... Il y a une grande cassure verte au fond de laquelle coule la Ravenouze. Quand il fait clair on aperçoit les Trois Becs tout au bout de la vallée. On irait là un soir après dîner comme dans les tout premiers temps, et puis... » Ce suicide serait la suprême victoire du personnage de Claude Lemoyne.

La tragédie, le mystère de la sainteté c'est la victoire de la personne sur le personnage, le désistement de la personne devant la Personne de Dieu : cet abandonnement de l'homme nu entre les mains de Dieu dont a parlé Péguy. La grâce y pourvoit en nous remettant dans la sincérité, en nous restituant une âme d'enfant pour que nous recommencions l'histoire de notre vie. Mais l'orgueil est si insinuant qu'il peut usurper toutes les sincérités, brûler de tous les zèles et mimer Dieu lui-même, dans une histoire à rebours. Ce fut le péché de Lucifer, et il a gardé cette subtilité angélique. La *Règle de saint Augustin,* que j'entends lire chaque samedi au réfectoire, me rappelle ce parasitisme de notre orgueil : « Car, tandis que les autres vices s'exercent dans les œuvres mauvaises qu'ils font commettre, l'orgueil s'attaque même aux œuvres bonnes pour les faire périr ». L'orgueil peut prendre tous les masques. Dans l'aventure des trois pharisiennes, il a pris le masque de la sainteté austère, répulsive. Ce qu'il y a de navrant, c'est que toutes trois se croient sincères. Seraient-elles si dures à elles-mêmes, si elles ne croyaient pas sincèrement chercher le Royaume de Dieu et sa justice ?

Mauriac particulièrement a fouillé le repaire d'immoralité où s'abrite la sincérité de Brigitte Pian, l'origine ténébreuse de ses intentions où l'introspection la plus affinée ne sait plus

elle-même discerner les complicités de l'égoïsme et de la charité, de la vengeance et de la générosité. Daniel-Rops a bien tenté la clinique de cette *Maladie des sentiments,* mais chez lui les déterminismes littéraires n'ont pu que produire un diagramme géométrique de la conscience. A mon souvenir, personne mieux que Du Bos dans ses *Approximations* du *Salavin* de Duhamel n'a projeté une lumière aussi drue, aussi dévastatrice dans cette retraite du cœur humain. Dans la destinée de la grâce, l'orgueil n'est pas un simple drame de démoralisation. Sa tragédie, c'est d'être une méchanceté métaphysique, parce qu'il s'insurge contre l'ordre immanent de l'être, parce qu'il nie le réalisme de la personne en refusant la transcendance du Créateur. Idéalisme tyrannique, il est l'*Idée* de soi-même qui expulse la réalité vivante de l'âme, l'objectivité de l'univers. Tout doit s'accorder à l'idée créatrice de ce qu'on veut être, dans l'égocentrisme le plus fatal et le plus négateur. L'introspection maladive, pourrait-on croire, est une culture propice de l'orgueil. Au contraire, c'est la logique implacable de l'orgueil, car les facultés de constatation ne peuvent que s'exaspérer dans leur attention à ne pas mentir au personnage, à écarter les événements, les intentions et les êtres qui pourraient attenter à la royauté de soi-même. L'orgueilleux exige sa propre sincérité pour devenir réel à lui-même. Brigitte Pian, Marie-Thérèse Vauzous, Mother Maria Veronica sont sincères précisément à cause de la monstruosité de leur orgueil. Leur sincérité, presque gidienne, ce n'est que leur fidélité à elles-mêmes, à leur passion de n'être pas ce qu'elles sont, l'hommage de leur conscience complaisante à l'idole de leur sainteté. Même pour leurs actes les plus noirs, leur psychologie surhumaine peut trouver des mobiles de charité, de pénitence, d'héroïsme : tou-

jours elles peuvent se réfugier dans l'alibi de leur perfection. Leur personnage a assimilé leur âme.

Non, les auteurs spirituels ne se sont pas trompés en dénonçant l'orgueil comme le premier ennemi à vaincre dans le combat mystique. L'orgueil n'est pas d'abord le contraire de l'humilité : il est la trahison de la grâce, de l'amour, parce que la grâce et l'amour ont une loi d'extase, de sortie de soi-même et d'abandon. Orgueil et charité sont psychologiquement inverses, comme un écartèlement de l'âme. Aussi bien, on ne peut pas vaincre l'orgueil en soi simplement par une comptabilité journalière des actes d'humilité. Que ce serait facile, mon Dieu ! Il faut d'abord aimer : l'amour est la seule issue pour sortir de soi-même. Ne croyez pas à un accident épisodique si les trois pharisiennes furent cruelles. L'orgueil avait muré préalablement leur cœur : c'était une stratégie défensive.

Certain lecteur trop moraliste et d'une théologie à courte vue se rebelle contre la donnée finale de *La Pharisienne.* La patronnesse a démissionné de toutes ses présidences, elle se délecte dans les feuilletons et commence à vivre son roman d'amour à cinquante ans passés. Cette déchéance serait arbitraire, invraisemblable. Mais non, ce n'est pas une déchéance : ce n'est que le commencement hésitant d'une ascension. Dans toutes ses charités, dans sa pudeur, dans ses oraisons, dans ses catéchismes, la pharisienne n'avait jamais aimé ni les pauvres, ni Dieu ; elle n'avait aimé qu'une image monstrueuse d'elle-même. Maintenant que l'épreuve a démasqué son personnage de sainteté, il est sans attrait pour elle et elle découvre tout ce qu'il y a à aimer, tout ce qu'elle n'a pas aimé.

Deux pensées du *Journal* de Mauriac justifient le dénouement de son dernier roman, comme je pense qu'elles expliquent

toute son œuvre. « Il n'est pas d'autre route pour apprendre à aimer autrui que la connaissance de soi-même, que ce regard sans illusion qui, à travers nous-mêmes, atteint toute l'humanité misérable ». La mort de l'orgueil est la naissance de l'amour. « L'être qui aime paraît parfois féroce à l'être qui est aimé car son désir est sans mesure ; il est, à la lettre, inhumain ; il déborde de partout et dépasse infiniment ce pauvre corps, cette petite proie facile. La disproportion est telle que certains hommes y découvrent, avec une éblouissante évidence, le secret de leur filiation divine ». Brigitte Pian, dans son amour ridicule, découvrira la splendeur de Dieu. La dernière phrase du roman ouvre sur cette espérance : « Elle savait maintenant que ce n'est pas de mériter qui importe mais d'aimer ». Marie-Thérèse Vauzous a eu la révélation déchirante de l'amour dans le cri de Bernadette : « J'aime ». Maria Veronica a découvert l'amour dans le dévouement et l'enfance de Father Chisholm. L'amour a tué le personnage des trois pharisiennes.

La complicité fortuite de ce tryptique, la bienfaisance de ces trois livres que j'ai retrouvés, c'est de honnir notre orgueil, de nous infliger, comme un remords, la grande tristesse de n'être pas des saints qui est la tristesse de ne pas aimer.

Th.-André Audet, O. P.

Portraits de tous les temps
(suite)

La page sociale

Cette nouvelle feuille a une allure réjouissante : elle est ornée de nombreuses photos jumelées, de costume généralement uniforme, en temps de paix comme en temps de guerre : le blanc et le noir pour la paix, les couleurs militaires et les uniformes inégalement seyants aujourd'hui.

Et l'on songe que l'amour comporte quelques petits inconvénients, inévitables depuis cet accident funeste qui lui arriva alors qu'il était encore tout enfant. Un jour qu'il jouait avec une petite fille de son âge, aussi vieille et aussi dangereuse que lui dans l'histoire du monde, la Folie, il fut atteint par une pierre et devint aveugle. Drames dans le monde des dieux : Vénus, sa mère pousse les hauts cris, fait une scène maternelle et parfaitement légitime, et assaille de ses récriminations le tribunal suprême, celui de Jupiter : sanctions, compensations, indemnités, gros procès !

Quand on eut bien considéré
L'intérêt du public, celui de la partie,
Le résultat enfin de la suprême cour
Fut de condamner la Folie
A servir de guide à l'Amour.

Et voilà ! Et depuis lors, on ne rencontre jamais l'un sans l'autre ! Et les preuves abondent, et pas seulement dans les pages de *La Presse* du lundi !

Une autre chronique est aussi profondément humaine, c'est-à-dire aussi ancienne : si, lorsque deux êtres humains se trouvent ensemble, ils s'entre-déchirent, que sera-ce lorsqu'ils seront plusieurs, lâchés en liberté dans une de ces réceptions que nous annoncent les notes mondaines ?

Ne croiriez-vous pas entendre des bribes de ces conversations à la cour du Lion :

Le Singe, invité à se comparer aux autres animaux et à faire changer en lui ce qui ne lui plaît pas, se déclare satisfait :

« Mon portrait jusqu'ici ne m'a rien reproché :
Mais, pour mon frère, l'ours, on ne l'a qu'ébauché...
L'ours glosa sur l'éléphant, dit qu'on pourrait encor
Ajouter à sa queue, ôter à ses oreilles,
Que c'était une masse informe et sans beauté.
L'éléphant jugea qu'à son appétit
Dame baleine était trop grosse ».

Et de conclure que le Créateur nous créa besaciers, tous de même manière :

Il fit pour nos défauts la poche de derrière
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

Les discours politiques

Nous abordons les longues colonnes du journal dans lesquels de nombreux orateurs de toutes les couleurs expriment de façon nébuleuse parfois, incomplète généralement et longue toujours, les sentiments et convictions qu'on croit qu'il est bon qu'ils expriment, discours dont chaque journal d'ailleurs donnera uniquement les extraits qui lui conviennent, qui lui permettront

un enthousiasme dithyrambique ou des attaques. Il est inutile d'ailleurs que j'insiste : vous lisez autant, sinon plus que moi ces pages de politique intérieure, qui vont se contredisant, se détruisant d'une façon telle qu'après en avoir parcouru un certain nombre, comme de nos journaux de tout à l'heure, nous en arrivons à conclure par la formule scolaire : *Travail nul.*

Ces discours ne sont pas chose récente, et déjà du temps de La Fontaine, il y en avait d'inutiles, d'inopportuns et de singulièrement flatteurs. Et le poète porte sur eux un jugement particulièrement sévère :

Je blâme ici plus de gens qu'on ne pense :
Tout babillard, tout censeur, tout pédant
Se peut connaître au discours que j'avance.
Chacun des trois fait un peuple fort grand :
Le Créateur en a béni l'engeance.
En mainte affaire ils ne font que songer
Au moyen d'exercer leur langue.

Assistez donc au compte-rendu d'un Congrès au temps du Roi Louis le Grand :

Un chat faisait des rats telle déconfiture
Que l'on n'en voyait presque plus
Tant il en avait mis dedans la sépulture.

Un jour que le Chat est allé convoler en justes noces, les Rats tiennent un Congrès, dans les formes. Et le vœu de ce Congrès est émis par leur doyen, personne fort prudente, qui

Opina qu'il fallait, et plus tôt que plus tard
Attacher un grelot au cou de Rodillard ;
Qu'ainsi, quand il irait en guerre
De sa marche avertis, ils s'enfuiraient sous terre.

Plus de *blitzkrieg,* ni de *Pearl Harbour...*

Chacun fut de l'avis de Monsieur le Doyen :
Chose ne leur parut à tous plus salutaire.

Mais comme personne ne veut se charger d'attacher le grelot, on discute longtemps.

Si bien que sans rien faire
On se quitta. J'ai maints chapitres vu
Qui pour néant se sont ainsi tenus.

Lorsque le Roi, ou tout autre personnage officiel est présent, le ton change, mais rien ne va beaucoup mieux.

Vous connaissez le magnifique Congrès des Animaux, qui débute par un discours du trône des plus émouvants :

Mes chers amis, dit le Lion,
Je crois que le Ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune.

Pour La Fontaine, cette infortune, c'est la peste : mais ce pourrait aussi bien être la guerre, le rationnement, ou même une crise politique à changement de couleur. Il faut des moyens radicaux et violents pour sauver la cour ;

Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux ;
Peut-être il obtiendra la guérison commune.

On croirait qu'il va changer de ministre ! Et il commence par un examen de conscience vraiment royal !

Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons
J'ai dévoré force moutons.

Que m'avaient-ils fait ? Nulle offense ;
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger.

Re-discours et réponse au discours du trône :

Sire ! dit le Renard, vous êtes trop bon roi !
Vos scrupules font voir trop de délicatesse.
Eh ! bien, manger moutons, canaille, sotte espèce
Est-ce un péché ? Non, non. Vous leur fîtes, Seigneur,
En les mangeant, beaucoup d'honneur.

Les moutons, vous savez qui c'est, n'est-ce pas ? Alors, au lieu d'en gémir ensemble, sourions-en et passons. A quoi servirait-il de pleurer et de gémir ?

Le Renard a été applaudi vigoureusement.

On n'osa trop approfondir
Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances
Les moindres pardonnables offenses...

La victime, ce sera l'âne — il y en a partout.

J'ai souvenance, dit-il,
Qu'en un pré de moines passant
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et je pense
Quelque diable aussi me poussant
Je tondis de ce pré la longueur de ma langue.

A ces mots on cria haro ! sur le baudet. Discours encore pour prouver

Qu'il fallait dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux d'où venait tout le mal...

Et c'est ce qui sera fait.

Nous avons toujours été les mêmes. Témoins ce mot délicieux de Madame de Sévigné, alors qu'on annonçait des impôts nouveaux, et pourtant rien n'est moins nouveau qu'un impôt, puisqu'il sert à défrayer une guerre :

« Nous avons poussé des cris de Vive le Roi. Nous avons fait des feux de joie et chanté le *Te Deum* de ce que sa Majesté a bien voulu accepter notre argent ! »

Et puis, un gouvernement ou un autre...

Un vieillard sur son âne aperçoit en passant un pré ; il est fatigué et décide donc que son âne l'est aussi. C'est très humain : je commence à connaître maintenant le moment de l'existence où lorsque mes Routiers me font gravir un peu vite une côte laurentienne, je m'arrête au milieu, n'en pouvant plus, pour inviter mes garçons à regarder le paysage !

L'âne est donc lâché dans un pré.

Est-ce que cette détente ne présage pas une période électorale ?

L'ennemi arrive. Le vieillard appelle son âne qui lui répond : « Me fera-t-on porter double bât, double charge ? » Et comme son honnête vieillard de maître lui répond que non :

Et que m'importe donc, dit l'âne, à qui je sois ?
Sauvez-vous et me laissez paître.
Notre ennemi, c'est notre maître :
Je vous le dis en bon français.

Elections, propagande électorale : je n'entends que ces mots, je les découvre sans cesse derrière les négations que leur opposent tous ceux qui y sont intéressés : vous savez comme moi comment cela se passe :

Les animaux au décès d'un lion
En son vivant prince de la contrée
Pour faire un Roi s'assemblèrent, dit-on.
De son étui la couronne est tirée...
Il se trouva que sur tous essayée
A aucun d'eux elle ne convenait... Vous voyez !
Plusieurs avaient la tête trop menue,
Aucuns trop grosse, aucuns même cornue,
Le singe fait aussi l'épreuve en riant,
Et par plaisir, la tiare essayant,
Il fit autour forces grimaceries,
Tours de souplesse et mille singeries,
Passe dedans ainsi qu'en un cerceau.
Aux animaux cela sembla si beau qu'il fut élu !

Et puisque nous parlons d'élection, je pense non sans mélancolie à un vieux Sénateur qui faisait sa campagne électorale (c'était donc en France). Il promettait la lune à ses électeurs. A quelqu'un qui lui demandait comment il tiendrait sa promesse, il répondait avec un peu de cynisme: « Je ne la leur donnerai pas : j'en ai pour neuf ans s'ils m'élisent. D'ici là ce ne seront plus les mêmes électeurs, ni peut-être le même candidat ! »

Affreux, direz-vous ! Scandaleux ! Cynique ! Pas plus que l'autre charlatan, celui qui promettait à un souverain de faire parler son âne,

Oui, Messieurs, un lourdeau, un animal, un âne :
Que l'on m'amène un âne, un âne renforcé
Je le rendrai maître passé
Et veux qu'il porte la soutane !

On lui confie l'âne royal, une certaine somme et on lui donne un délai de dix ans : s'il échoue, il sera pendu. Et comme un

courtisan ironise et lui fait des recommandations pour le jour où il fera son discours, avant la pendaison,

L'autre reprit : Avant l'affaire
Le roi, l'âne ou moi, nous mourrons.

Chacune des autres pages du journal est aussi riche en cette philosophie souriante et pratique qui, en regardant le monde tel qu'il est, peut-être même, trouverez-vous, avec un peu trop de pessimisme, le juge comme du dehors, et ne se trouble pas un instant de ce que peut inventer l'animal humain.

Il y a la page sportive, où les résultats de la course Lièvre vs Tortue sont donnés jusqu'au détail...

Il y a la publicité : voyez-vous ce large chemin, disent les entrepreneurs de voyages de la *Royal Airways* de l'époque à la Tortue, personne décidément plus agitée que ne le laisserait supposer sa forme plutôt stable :

Nous vous voiturerons par l'air en Amérique,
Vous verrez mainte république
Démocratique.

Quant au Singe et au Léopard, ils se chargent de la réclame pour toutes sortes de spectacles, théâtres et cinémas, et même expositions.

Il y a le coin des enfants, avec les histoires marseillaises : Marius était... un de ces conteurs

Qui n'ont jamais rien vu qu'avec un microscope ;
Tout est géant chez eux : écoutez-les, l'Europe,
Comme l'Afrique, aura des monstres à foison.
Celui-ci se croyait l'hyperbole permise :

« J'ai vu, dit-il, un chou plus grand qu'une maison ».
« Et moi, dit l'autre, un pot aussi grand qu'une église ».
Le premier se moquant, l'autre reprit : « Tout doux,
On le fit pour cuire vos choux ! »

Tous les types sociaux des petites annonces sont représentés depuis les deux servantes (rationnement non compris !), l'avare, le financier, le médecin (MM. les médecins vous irez lire vous-mêmes ce que La Fontaine dit de vos prédécesseurs,

Ces gens n'ont point de honte
De faire aller le mal toujours de pis en pis !)

le profiteur de guerre, le joueur à la bourse, le commerçant, le charlatan.

* * *

Mais le temps passe. Nous avons feuilleté les *Fables* de La Fontaine et notre journal en même temps. Avez-vous trouvé quelque chose qui ne soit pas d'une étonnante actualité ? Oui ! Une seule : ce petit sourire et fin et désabusé, cette petite malice du coin de l'œil qui manque terriblement à vos maris, Mesdames, quand ils lisent devant vous le journal, aujourd'hui.

Ne croyez pas que j'aie voulu faire de l'ironie à bon marché sur les institutions les plus vénérables de notre siècle, ne croyez surtout pas que j'aie voulu faire de l'esprit à d'autant meilleur marché que ce n'était pas le mien, mais celui de La Fontaine — du véritable esprit. J'ai simplement voulu, de la part de ce poète qui a vraiment écrit notre épopée nationale — je dit *notre* car le Canada était alors province de France au même titre que la

Champagne où il naquit — vous offrir un peu de cette sagesse sereine qui est, à tout prendre, un don des dieux.

Vous vous rappelez l'histoire de ces deux vieux à qui le génie familier de la maison offrait de réaliser trois souhaits. Ils demandent comme premier don la richesse. Elle leur cause un terrible souci :

Quels registres, quels soins, quel temps il leur fallut.
Les voleurs contre eux complotèrent,
Les grands seigneurs leur empruntèrent,
Le prince les taxa. Voilà les pauvres gens
Malheureux par trop de fortune.

Ils redemandent la médiocrité. Deuxième souhait. Et quand le lutin fut sur le point de partir,

Ils demandèrent la sagesse :
C'est un trésor qui n'embarrasse point.

C'est celui que je vous souhaite. Les *Fables* sont un trésor qui en est plein. Il n'est que d'aller l'y quérir, d'en user. Et alors, vous moquant des sots, riant des méchants comme Figaro, vous vous empresserez de rire de tout de peur d'avoir à en pleurer.

Vous lirez les journaux, il le faut bien. Mais vous aurez cet œil à la fois désintéressé et critique, qui remet à sa place dans l'échelle des valeurs ces événements minimes qui voudraient tant avoir toute la place.

Parce qu'au fond, une seule chose est nécessaire et tout le reste nous est donné par surcroît.

Robert E. Llewellyn

Vers une peinture canadienne

On m'a demandé d'indiquer les conditions de développement de la « peinture canadienne ». Et je suis embarrassé car, au fond, je ne sais pas très bien ce qu'on entend par « peinture canadienne ».

Si l'on entend par là, les œuvres qui ont pour sujet la représentation fidèle des paysages, des types et des mœurs du Canada, alors nous aurions bien, en effet, une peinture spécifiquement « canadienne », mais je ne suis pas qualifié pour en parler, connaissant mal ces paysages et ces mœurs et encore moins les peintres qui y ont consacré leurs travaux. Et je pense que cela relève plutôt du domaine des spécialistes de la géographie, de la psychologie ou de la sociologie.

Si, au contraire, on entend par peinture canadienne, cette peinture en tant que telle, c'est-à-dire comme « peinture », et très précisément en tant qu'elle emploie certaines formes, certaines couleurs, certaines lignes, certaines matières, alors nous devons dire qu'une peinture « canadienne » serait une peinture dans laquelle la conception des formes plastiques elles-mêmes, le sens des valeurs des lignes, des couleurs en tant que telles (c'est-à-dire en tant que lignes, couleurs, etc...), seraient essentiellement modifiés, déterminés par les caractères ethniques et géographiques du pays et du peuple canadien, par ses traditions, ses convictions et ses mœurs. Le rouge, le bleu, le jaune, les traits et les valeurs du dessin ne seraient pas les mêmes au Canada qu'au delà des frontières. Dans ce cas-là nous aurions, en effet, en tant que peinture, une peinture authentiquement et spécifiquement canadienne.

Alors deux questions se posent : 1.—cette peinture existe-t-elle ? 2.—Doit-on la promouvoir ?

* * *

Que se passe-t-il pour le voyageur venu d'Europe, d'Amérique ou d'Asie et qui débarqué à Vancouver, à Toronto ou à Montréal s'enquiert de la peinture canadienne ?

En vérité, il verra dans les musées, les ateliers, ce qu'il verrait à peu près dans tout autre pays : non pas une « peinture canadienne » mais des œuvres diverses peintes par des peintres canadiens : des bons et des mauvais comme partout ailleurs à travers le vaste monde. La mauvaise peinture canadienne n'est pas spécifiquement différente de la mauvaise peinture allemande, anglaise ou française. Elle a les mêmes caractères. Elle coule des mêmes sources : naturalisme, académisme, mode et plagiat — on comprendra que je me garde de citer des noms... Quant à la bonne peinture, elle est, elle aussi, au Canada à peu près semblable à ce qu'elle est dans les autres pays.

« Mais alors, il n'y a pas en peinture, d'école canadienne, comme il y a une école italienne, hollandaise ou française ?... »

Non, il n'y en a pas. Mais il n'y a pas non plus actuellement d'école hollandaise, italienne, etc. Et cela tient, sans doute, à l'évolution générale des arts, qui par l'élimination progressiste du « sujet » a de plus en plus ramené la peinture à ses caractères éventuels et communs. Mais cela tient surtout à un phénomène historique et géographique de localisation : depuis un siècle il n'y a eu dans le monde qu'une seule école de peinture qui se soit imposée à l'attention et au consentement universels. Et cette école, qu'on le veuille ou non, qu'on s'en réjouisse ou non, c'est

l'école française des Indépendants, c'est « l'Ecole de Paris ». Et quand on parle aujourd'hui de peinture moderne, il s'agit toujours de cette peinture-là : ce qui s'était vu autrefois à Athènes, à Florence et à Rome se réalisait à nouveau pour Paris. Depuis plus d'un siècle, rien dans le monde n'a véritablement compté en fait de peinture, qui ne relevât de l'autorité débonnaire, fantaisiste mais sans appel qui régnait sur les bords de la Seine. De près ou de loin, rien de ce qui était « art vivant » n'échappait à cette influence, à cette grande clarté.

Mais si nous examinons attentivement ce phénomène « géographique », nous verrons qu'il ne s'agit pas tellement d'un phénomène « géographique » ou national. Et c'est pourquoi, tout en étant Français, on peut en parler librement : il ne s'agit pas ici d'une réalité géographique ou nationale, il s'agit d'une réalité spirituelle. Ce qui régnait à Paris ce n'était pas l'autorité impériale d'une race, d'une nation ou même d'une doctrine : c'était un certain esprit.

Il n'y avait pas d'école hollandaise, mais il y avait un peintre hollandais qui était venu vivre et mourir en France comme dans la vraie patrie de son âme et de son art. Il s'appelait Van Gogh : il dort aujourd'hui son dernier sommeil dans les herbes folles et le vent d'un petit cimetière de l'Oise. Il n'y avait pas d'école italienne, mais Modigliani et Chirico vivaient à Paris. Il n'y avait pas d'école espagnole, mais un certain peintre espagnol qui s'appelle Picasso est venu il y a quarante ans s'installer à Paris et depuis n'a plus jamais accepté d'en bouger.

Et, par ailleurs, un pur Français comme Gauguin est allé vivre et mourir à Tahiti, et le père et l'inspirateur et le maître de tout l'art moderne, Paul Cézanne, aura vécu toute sa vie sauvage à Aix-en-Provence.

Eh ! bien, tous ceux-là, Gauguin et Cézanne, Picasso et Van Gogh, avec Matisse, Braque et Bonnard, avec Renoir, Degas et Manet, avec Rouault et Maillol, avec Seurat et Léger, tous ceux-là, si différents les uns des autres, c'est « l'école de Paris ». Je dois dire que c'était une étrange et merveilleuse école : personne n'y enseignait, personne ne voulait y avoir d'élèves. Ce qu'on cherchait et trouvait à Paris, ce qu'on en emportait à l'autre bout du monde, c'était cet esprit et cette vie hors desquels il n'y avait qu'à mourir de médiocrité et d'ennui.

Voilà pourquoi « la bonne peinture » au Canada n'a pas de caractères particuliers. Si originaux, si personnels, si indépendants qu'aient été les meilleurs artistes canadiens, ils relevaient et relèvent encore de l'esprit et de la vie qui régnaient à Paris. Ou pour parler plus exactement c'est précisément parce qu'ils étaient fidèles à cet aspect et à cette vie qu'ils ont pu être indépendants, personnels, divers. Dans ce sens-là la bonne peinture, au Canada, c'est encore de la peinture de l'Ecole de Paris. Et honni soit qui mal y pense !

* * *

Mais maintenant je voudrais répondre à notre seconde question. Il n'y a pas de peinture spécifiquement canadienne : est-il désirable d'en promouvoir une ? Est-il désirable d'aller selon une formule qui devient, paraît-il, à la mode, « vers un art canadien » ?

Eh ! bien, je répondrai franchement : non et non. Et même je voudrais mettre en garde contre de telles formules et de telles entreprises ; elles visent à flatter dans le public des particularismes, des singularités où il n'y a pour les Canadiens aucune

chance de grandeur véritable. Ce qu'on leur fabriquerait avec cela, c'est une espèce d'art régionaliste, de la peinture ou de la sculpture pour touristes, sans valeur humaine et dont les Canadiens eux-mêmes seraient bientôt écœurés.

Jamais aucun grand peuple, aucun grand artiste n'ont eu de pareilles idées ? Pense-t-on que Renoir ou Cézanne aient jamais pensé à faire de la peinture française ? Degas, Manet ou le douanier Rousseau de la peinture parisienne ? Mais jamais ! On ne trouverait pas un mot d'eux revendiquant de pareilles bêtises. Croit-on que Gide ou Proust ou Claudel aient jamais délibérément accepté de pareilles limitations. Tous, d'instinct, cherchaient, au contraire, à atteindre des expressions universelles, communes à tous les hommes.

Et ici quelque chose reste à dire, qui se vérifierait peut-être à quelque degré dans tous les domaines de l'esprit mais qui, en art, est un principe absolu. Et c'est ceci : en art, c'est le maximum de singularité, c'est le maximum de l'individualisme qui assure le maximum d'universalité. Rien, en art, ne touche profondément et universellement que ce qui est sorti du plus profond, du plus secret, du plus personnel d'un être. Rien ne nous émeut, rien ne nous ouvre le cœur que ce qui rend le son irremplaçable, inoubliable des « âmes singulières » comme dit précisément Valéry. Et c'est là finalement ce qui condamne sans merci, non seulement au nom des lois de l'art, mais aussi au nom de la vérité humaine, tout académisme, tout nationalisme en art.

Mais c'est aussi cela qui exige de tout artiste une liberté, une audace, une intransigeance qui, dans d'autres domaines, suffiraient à faire des héros et des saints. Ce qu'il faut de courage et de conscience à tout artiste pour défendre contre le monde et

contre soi-même la liberté et la singularité de ses dons personnels, atteint souvent aux limites des forces humaines.

Si l'école française des grands Indépendants, l'école de Cézanne, de Renoir, de Matisse, de Rouault, de Picasso, si « l'école de Paris » tout entière a fini par s'imposer au monde, c'est que ses maîtres, contre le monde officiel et politique, contre toutes les écoles officielles et toutes les académies, ont maintenu héroïquement dans le travail, la pauvreté et la lutte de tous les jours, la mission première de l'art et ses vertus essentielles.

Ce que l'école de Paris a donné au monde, ce ne sont pas des formules ou des formes, c'est d'abord un exemple. Un exemple de liberté, un exemple de dignité et de grandeur humaine. Si on désire un art canadien qui soit digne du Canada et de son histoire, qu'on ne lui donne pas pour but et pour limites telles ou telles matières, telles ou telles formes nationalistes ou locales, qu'on assure aux artistes canadiens des conditions normales de vie où la liberté de l'art et l'intégrité de la conscience ne soient pas synonymes de solitude et de misère.

M.-A. COUTURIER, O. P.

Disparition d'un maître

Dire en quelques mots ce que représente la mort du Frère Marie-Victorin n'est pas chose facile. Un éloge officiel : écrire qu'il était un grand savant, avouer même qu'il était le seul savant canadien-français dont on pût, à l'étranger, parler avec quelque fierté, ne suffit pas. Car il était surtout un maître, le père spirituel d'une grande famille de jeunes chercheurs. Ceux qui, il y a déjà deux mois, lui ont fermé les yeux ne sont pas près de l'oublier.

Le miraculeux dans sa vie c'est le contraste entre cette santé précaire, misérable et chancelante, et la somme de travail inouïe que ce cerveau de géant a pu fournir. Ces deux dernières années, toutefois, il avait beaucoup moins de résistance. Sa correspondance avec ses amis montre que l'état de sa santé le préoccupait constamment. Il mettait une hâte fébrile à finir tout ce qu'il avait entrepris dans la crainte inavouée de manquer de temps. En juin dernier, il était rentré de Cuba plus faible que jamais : toujours essoufflé, un œil qui baissait, l'artério-sclérose qui avait déjà commencé en lui ses manœuvres sournoises, une inguérissable mélancolie. Il avoua avoir beaucoup travaillé à La Havane, mais s'être aussi beaucoup ennuyé. Il n'était d'ailleurs plus le même, ne voulait pas rester seul. Son moral était si bas que ses amis les plus ingénieux ne parvenaient plus à le remonter. N'eût-il pas succombé au sinistre accident du 15 juillet qu'il n'eût probablement pas passé l'année.

Quelques jours avant sa mort, nous l'avions accompagné dans le Parc National des Laurentides, toute une belle journée de soleil, dans ce paysage sévère d'épinettes sombres sur lequel une sorte de fatalité semble peser. Pourtant le voyage avait été botaniquement fructueux et agréable. Nous avions trouvé un

chèvrefeuille, dont la distribution comprend les Rocheuses et quelques points isolés en Gaspésie ; une graminée : une deschampsie arctique, ornement des prairies alpines de l'est du Canada. Et aussi, complément pittoresque de la journée : un orignal, surpris à boire dans un lac, et certaine source près de laquelle nous avions fait halte, dans une grande auréole bruissante de mouches noires donneuses de fièvre. Un geai du Canada était venu effrontément se mêler à nous pour becqueter les miettes d'un gâteau qui nous avait servi de collation, accompagné de l'inséparable café noir.

Les profanes, insoucieux des lois rigoureuses de la géographie botanique, comprennent sans doute mal l'enthousiasme que peuvent soulever une herbe ou un arbrisseau trouvés à un endroit où on ne les attend pas : problèmes qui passionnent le botaniste impatient. C'est la même exubérance qui le fait se pencher sur un trou d'eau pour recueillir un potamot flottant ou une utriculaire gourmande, une naïade, une fontinale ou une littorelle. Ces petits gestes inoffensifs, ces observations minutieuses, accumulées, font qu'un beau jour paraît une « flore », c'est-à-dire un livre dans lequel sont consignées, décrites, illustrées, commentées, toutes les plantes qui constituent la flore d'un pays. Ainsi reculent les bornes de l'ignorance. Grâce au Frère Marie-Victorin, la Province de Québec n'est plus un *terra ignota* botanique.

Déjà, au cours de cette traversée du Parc National, le Frère Marie-Victorin était très malade, le visage bouffi de froid, le teint mauvais. Ses facultés créatrices n'en restaient pas moins intactes. D'hypothèse en hypothèse, il cherchait à expliquer la présence, dans les Laurentides, de plantes qui normalement ne devraient pas s'y trouver. Le botaniste M. L. Fernald, de Boston,

a écrit sur les origines de la flore de l'est du Canada des pages importantes qui viennent recouper et étayer les observations des géologues. Il semble, jusqu'à preuve du contraire, que certaines régions montagneuses du bas Saint-Laurent aient été épargnées par les dernières glaciations. Ainsi s'expliquerait l'endémisme si frappant de leur flore. « J'écrirai un article dans *Rhodora,* nous disait le Frère Marie-Victorin, pour piquer la curiosité de Fernald : *Is there a laurentian nunatak ?* »

Le soleil tombé, il faisait, comme à l'accoutumée dans les Laurentides québécoises, un froid de loup. Le Frère Marie-Victorin, si sensible aux brusques sautes de température, avait bien hâte d'être à Montréal. Pendant qu'il somnolait, appuyé d'une main sur sa canne, mon regard abaissé découvrait soudain avec effroi une main inerte, pendante, sans vie. La nuit précédente, à l'accueillante « Volière », à L'Ancienne-Lorette, il n'avait presque pas fermé l'œil. Sa sœur inquiète l'avait vu jusqu'au petit jour faire la navette entre son lit et une table de travail provisoire, où il essayait de tromper son angoisse en écrivant sur la flore de Minganie et d'Anticosti, travail en cours depuis vingt ans.

A un degré que seuls ses familiers connaissent, le Frère Marie-Victorin avait la passion d'enseigner, de révéler, de faire aimer Il appartenait à cette lignée d'humanistes dont les représentants se font de plus en plus rares, lignée précieuse qui menace de s'éteindre, tuée par l'ultra-spécialisation. Toutes les disciplines se rejoignent. Le savant véritable est celui qui sait trouver en profondeur les points de contact, ces carrefours de l'intelligence où le poète donne la main au géologue, l'éthnologue au botaniste. Pour le Frère Marie-Victorin, des choses aussi disparates que les civilisations égyptiennes, l'art de Léonard de

Vinci, les dessins de cavernes, l'homme préhistorique, les romans de Rosny aîné, la littérature française, le folklore cubain ou le plant-lore antillais, sans compter la flore du monde qu'il connaissait personnellement, ne se contredisaient pas. Il était de plain-pied avec toutes les disciplines et rien d'humain ne lui était étranger. Il répétait d'ailleurs volontiers le mot de Térence.

Ses cours étaient toujours une fête de l'esprit. Il était de ceux qui rendent le savoir attrayant. Il aurait fait un botaniste du plus buté des politiciens. Il donnait, chaque semaine, durant l'automne, un commentaire sur la flore du Québec qu'il a décrit ainsi : « .. un peu à la façon des Commentaires sur Dioscoride que faisaient les botanistes dans les universités du moyen âge et de la Renaissance. Tenant lieu du vétuste Dioscoride, c'est ici l'expérience amassée par les générations de botanistes des deux mondes, par cet homme universel de Pascal qui apprend toujours. Les étudiants n'écrivent plus sur des tablettes, et le flou des descriptions se précise par la présence même des plantes étudiées, ou de leur image photographique. Le cours de floristique est mon cours favori. J'éprouve toujours un intense plaisir à voir rassemblée pour cette heure hebdomadaire, pour cette espèce de catéchisme de persévérance, une fidèle famille qui s'accroît toujours, et qui répandra la connaissance individuelle des plantes parmi notre génération. Depuis cinq ans qu'il existe (en 1940), le cours de floristique n'a disposé que de cent quatre-vingt-dix pages de la *Flore laurentienne*. A ce compte, si je ferme le livre avant que l'on me ferme les yeux, ce sera en 1955» [1]. Le cours est resté en panne vers la page cinq cents.

Ces entretiens d'une heure étaient uniques. Un rameau apporté en classe, un panier de fabrication indienne, une plante

1. Marie-Victorin, Frère, *Histoire de l'Institut botanique de l'Université de Montréal.* 1920-1940. Contrib. Inst. Bot. Univ. de Montréal, No 40, p. 30. 1941.

tropicale venue des serres, une fleur ou un cône fournissaient la matière d'une glose qui était bien souvent un petit poème. On ouvrait ensuite la *Flore laurentienne* ; le Frère Marie-Victorin présentait les espèces une à une, dans leur cadre respectif et dans leur atmosphère propre. Souvenirs, anecdotes, appelés par ces repères vivants que sont les plantes, se levaient de sa mémoire, au fur et à mesure que tournaient les pages du grand livre : « Quand j'ai vu pour la première fois l'habénaire à grandes feuilles, nous nous étions égarés dans les bois... ». Il décrivait, s'aidant de ses mains, ses deux grandes feuilles luisantes posées sur les aiguilles de pins, comme deux assiettes. Aux botanistes qui l'entouraient, il confiait des secrets : où aller chercher tel saule rare, telle orchidée convoitée, telle gentiane capricieuse. Comment les reconnaître ? Le savant prenait alors la place du poète pour donner les caractères techniques ou expliquer le fonctionnement de la clé analytique.

Une modeste acanthacée de notre flore indigène, dont le nom était prononcé durant le cours, lui suffisait pour nous entraîner au cœur de la civilisation grecque et nous initier à son architecture. La distribution géographique un peu excentrique d'une aracée faisait surgir devant nous de séduisantes hypothèses sur la migration des espèces, les origines de la flore américaine : de grandes rêveries de savant-poète, qui nous plongeaient dans un émoi délicieux, dans la fièvre de connaître, de travailler, d'apprendre.

L'heure hebdomadaire passait rapidement. On faisait circuler des spécimens d'herbier afin que chacun se familiarisât avec les plantes qui avaient fait l'objet du cours. Des diapositives fixaient ensuite sur les rétines fidèles de beaux paysages, les plantes dans leur milieu, des particularités écologiques ou téra-

tologiques. Le Frère Marie-Victorin commentait aussi les photos, les siennes la plupart du temps. Il demandait l'avis de son public sur ceci ou cela, afin de le faire travailler avec lui, selon la méthode socratique. Son savoir était extrême. Toute sa vie, il trouva le temps de lire beaucoup, de prendre d'innombrables notes. Quelques heures avant sa mort, il lisait *Joseph the Provider,* de Thomas Mann.

Au début de sa carrière, il étudiait tout ce qui était végétal. On a retrouvé dans ses papiers des petits travaux minutieux, vieux de quarante ans, sur l'anatomie des poils, des dissections de plantes, des notes en marge d'identification de mousses, dont il avait fait de nombreuses récoltes, ainsi que de lichens. Il vit bientôt qu'il ne pouvait être à la fois bryologue, lichénologue, botaniste, physiologiste, cytologiste. Il se concentra sur la systématique des plantes à fleurs et des cryptogames vasculaires : fougères, lycopodes, prêles, groupes sur lesquels son jugement fait autorité et qu'il a monographiés de main de maître. Il était loin de la systématique à œillère, de la botanique à coups de poils comptés ! Il savait s'élever aux ensembles, dégager les synthèses. A ce titre, les pages sur lesquelles s'ouvre la *Flore laurentienne,* véritable philosophie floristique du Québec, sont suggestives. Une de ses dernières études, restée manuscrite, est une longue monographie écologique du fleuve Saint-Laurent considéré comme l'axe de toute la flore de l'est du Canada et dont il étudie les variations, des Grands Lacs à la mer.

Il ne fut pas de ces savants orgueilleux qui se refusent à faire école. Il a de son vivant distribué le travail. C'est ainsi qu'à Jules Brunel il confia l'étude des algues et des champignons, à Emile Jacques celle des maladies des plantes, à James Kucyniak celle des mousses et des hépatiques. Jacques Rousseau fut orienté

vers la botanique économique, la paléobotanique et la génétique, Roger Gauthier vers la morphologie, Marcel Cailloux vers la physiologie, cependant qu'il en intéressait d'autres à des groupes difficiles de plantes à fleurs : le Frère Rolland-Germain aux graminées, Ernest Rouleau aux salicacées, saules et peupliers, etc. Ainsi, grâce à ses soins, le personnel de l'Institut et du Jardin botaniques peut répondre maintenant à toutes les exigences du domaine botanique. Le Frère Marie-Victorin a forgé les outils, ouvert les premiers sillons et mis chacun au travail. Il pouvait mourir en paix.

Qu'on ajoute maintenant à cette vie déjà surchargée d'œuvres scientifiques l'influence que ce botaniste exerça sur l'enseignement primaire, secondaire, universitaire, par ses articles, ses conférences, et le rôle qu'il joua dans l'orientation de notre littérature canadienne en la forçant à tenir davantage compte de son milieu, et on verra que le Frère Marie-Victorin était un des grands Canadiens de notre époque.

Il s'était mis, il y a une quarantaine d'années, à l'école de la route, dont il aimait toujours se dire humblement l'élève et dont il avait beaucoup appris, et voici que la route est venue le reprendre, à l'issue de la dernière leçon de choses qu'elle lui ait donnée. Vide soudain de la disparition d'un maître, dans le cœur de ses disciples. Plus encore : vide dans la nature. La disparition d'un savant-poète, d'un homme qui a passé sa vie à commenter la nature et à y lire à livre ouvert, à la faire comprendre et aimer, est un appauvrissement du cosmos. Pour longtemps, des pans entiers de la nature resteront encore fermés parce que celui-là n'est plus qui savait déchiffrer, pour les autres, le visage apparemment impénétrable de la grande muette.

Marcel Raymond

Montréal, 10-15 août 1944.

L'Eglise et les autorités allemandes en Belgique [1]

Activités disciplinaires

La propagande allemande pour l'instauration de l'Ordre Nouveau en Belgique trouva chez quelques extrémistes flamands et chez quelques rexistes de Bruxelles et de Wallonie un terrain propice. Séduits plus peut-être par les avantages matériels que par l'idée d'aller se battre au front russe, soi-disant pour défendre la civilisation en péril, quelques pâles individus s'engagèrent dans l'armée allemande. A l'occasion des funérailles des premiers d'entre eux tombés au front germano-russe, les partisans du régime nazi se remuèrent et voulurent faire dégénérer la cérémonie religieuse des funérailles en une manifestation de sympathie aux volontaires belges du front russe. Dès lors une question se posait : fallait-il accepter de leur donner les honneurs de la sépulture ecclésiastique ?

Portés à l'indulgence, les Evêques inclinèrent à laisser à ces malheureux le bénéfice d'une bonne foi possible et consentirent à ce qu'un service fut célébré à leur mémoire sous réserve de l'accomplissement des conditions que voici : 1) le service funèbre devait être demandé par la famille du défunt et non par un groupement politique ; 2) la messe devait avoir lieu dans l'église paroissial du défunt ; 3) aucun discours ne pouvait être prononcé en présence du clergé ; 4) tout insigne ou emblème revêtant un caractère politique devait être écarté.

Cette décision conforme aux traditions de l'Eglise fut violemment critiquée par la presse pro-nazie et donna lieu à pas mal d'incidents. Bien rarement, en effet, les amis politiques du défunt consentirent-ils à respecter la clause excluant les discours ou la présence d'emblème à caractère politique. Aussi à plus d'une reprise le clergé refusa-t-il de commencer le service funèbre, voire même de le continuer. Bouchout, Braine l'Alleud, Châtelet, Châtelineau, Frameries, Gentbrugge, Robermont, Schooten, pour ne

1. La première partie de cet article a paru dans notre numéro de septembre.

citer que quelques noms, furent témoins de ces violations des prescriptions épiscopales et conséquemment du refus du clergé paroissial de chanter la messe, ce qui parfois comme à Robermont, n'alla pas sans attirer des représailles au clergé.

Une autre décision disciplinaire fut également prise par les Evêques à l'égard des milices du parti rexiste. On sait que ce parti s'est rallié à l'idéologie nazie et que comme tel, il partage la réprobation enveloppant le nazisme. Désireux pourtant de gagner de nouveaux adeptes, les dirigeants rexistes firent de grands frais de propagande dans les différents milieux et essayèrent de séduire par l'appât d'avantages matériels (promesse d'emplois, ravitaillement plus abondant) et le goût de l'uniforme, certains indécis. Cette propagande anti-belge se faisait toujours sous le signe religieux « défense de la civilisation chrétienne et de l'Eglise ». Afin d'éviter toute confusion, l'Episcopat de Belgique décida d'interdire aux miliciens rexistes d'assister « en groupes et en uniforme » aux offices religieux ; il recommanda aux prêtres la fermeté et au besoin de leur refuser la communion.

Pour comprendre l'exacte portée de cette décision, il importe de savoir qu'elle fut prise au moment où, par tous les moyens possibles, les autorités allemandes entravaient et gênaient les œuvres catholiques de jeunesse. N'y avait -il pas lieu de craindre que les jeunes, désemparés et laissés à eux-mêmes en raison des obstacles apportés par l'occupant (aux formations scoutes par exemple), risquent de se laisser prendre aux apparences chrétiennes du mouvement rexiste ?

La décision des Evêques manifesta clairement leur sentiment vis-à-vis de ces milices pro-nazies. Plus particulièrement Monseigneur Damiroy, évêque de Bruges, interdit aux instituteurs des écoles catholiques d'assister aux meetings des nationalistes flamands ainsi que de lire leurs journaux. Cette défense et son refus d'autoriser la célébration d'un service funèbre à la mémoire de l'agitateur Joris van Severen, lui valurent une manifestation d'hostilité de la part d'une bande d'extrémistes qui défilèrent sous les fenêtres de son palais épiscopal en huant le prélat. Par mesure de représailles, l'occupant prétendit régler lui-même les conditions des funérailles religieuses données aux patriotes tombés sous les balles ennemies. C'est ainsi que le général Keims, oberfelkommandant, édicta les règles suivantes : 1) la célébration d'une cérémonie religieuse pour les morts à la

guerre ou pour les fusillés doit faire l'objet d'une demande d'autorisation à la kreiskommandatur ; 2) interdiction d'orner l'autel ou le catafalque aux couleurs tricolores ; 3) s'il s'agit d'un service pour un fusillé, on ne pourra dire qu'une messe basse, sans catafalque et sans absoute. Seuls les proches parents du fusillé sont autorisés à y assister.

Pas plus aujourd'hui qu'au temps de l'empereur sacristain Joseph II d'Autriche, le clergé belge ne se soumit à cette intervention du pouvoir laïc dans les questions liturgiques. Monseigneur Leroux, doyen du Chapitre de la cathédrale de Liège, donna l'exemple, en célébrant, en juillet 1942, un service à la mémoire des soldats et des fusillés de la guerre. Un catafalque orné de drapeaux tricolores avait été dressé au milieu du chœur. Cet acte de rébellion aux prescriptions allemandes valut au prélat un séjour de plusieurs semaines à la citadelle de Huy. Il y rencontra d'autres prêtres détenus pour le même motif, parmi lesquels le doyen de Fleurus et un vénérable octogénaire, curé d'une paroisse du diocèse de Liège.

A ces mesures disciplinaires judicieusement prises par l'épiscopat belge, le chef des Rexistes répondit à la manière de ses maîtres allemands, c'est-à-dire, en brutalisant le curé doyen de Bouillon, sa ville natale. Voici un récit des faits qui amènerent Monseigneur Charue, évêque de Namur, à donner un caractère solennel à l'excommunication encourue par Degrelle.

Le dimanche, 25 juillet, pendant la messe de 9 heures dite par le vicaire à la chapelle publique des Sœurs de Saint-Charles, l'abbé Poncelet, curé-doyen, qui distribuait la sainte communion, se trouva en face de Degrelle, en uniforme allemand, il passa outre. Sur quoi Degrelle apostropha le Doyen, sommant celui-ci de le communier. Le Doyen répondit qu'il agissait ainsi par ordre de son évêque. Et Degrelle de menacer : « Moi ou plus personne ». Sur ce, il saisit le Doyen par le bras, appela deux de ses hommes et à eux trois, forcèrent le Doyen à remettre le ciboire dans le tabernacle et le retinrent prisonnier à la sacristie jusqu'à la fin de la messe. Ensuite ils le conduisirent à la maison paternelle de Degrelle et l'enfermèrent dans la cave d'où il sortit que dans l'après-midi. A la suite de cet incident, l'Evêque de Namur, ordinaire du lieu et du coupable, fit lire, le dimanche 22 août, à l'église cathédrale de Namur et à l'église paroissiale de Bouillon le décret suivant :

« Etant donné les faits qui se sont passés le 25 juillet dernier et qui sont de notoriété publique ;

Vu le canon 2343 du code de Droit canonique ;

En vertu de notre charge pastorale ;

Nous déclarons que Monsieur Léon Degrelle a encouru la peine d'excommunication réservée à l'Ordinaire du lieu.

Ce décret sera lu en chaire de notre église cathédrale et dans l'église paroissiale de Bouillon, le dimanche 22 août.

Fait à Namur, le 19 août 1943.

(s) André-Marie Charue,
évêque de Namur ».

Activité charitable

La guerre charrie toujours derrière elle la misère pour les populations, mais lorsque vient s'y ajouter le fléau des déportations et l'appauvrissement systématique du pays, quel accroissement de souffrances matérielles et morales ! Comme elle l'a toujours fait dans le passé, l'Eglise, cette fois encore, s'est penchée avec sollicitude sur ces détresses et ses prêtres ont cherché à susciter des générosités pour venir en aide aux infortunes.

Un des premiers soucis des évêques fut l'enfance des villes et des centres industriels. Devant la raréfaction des vivres et l'impécuniosité de beaucoup de parents pour acheter au marché noir un supplément d'alimentation, le développement et la santé de la jeunesse paraissaient gravement compromis.

Les évêques de Liège et de Namur, en même temps qu'ils invitaient le clergé des paroisses rurales à obtenir de leurs paroissiens qu'ils reçoivent des enfants des villes, chargeaient les curés des paroisses ouvrières d'offrir aux parents l'envoi, pour trois ou six mois, de leurs enfants à la campagne. Un bureau fut donc constitué qui centralisa les offres et les demandes d'hébergement. Ce n'était qu'une demi-solution ; d'une part le nombre d'enfants à placer dépassait sensiblement les possibilités de l'accueil et d'autre part ne risquait-on pas de voir les enfants s'anémier peu après leur retour de la campagne ?

Grâce à l'initiative d'un groupe de membres de l'Action catholique, diverses œuvres furent fondées (par exemple : « La miette des petits » dans le diocèse de Namur), qui se chargeaient

de recueillir de porte en porte, en ville et à la campagne, des vivres qui permettaient de fournir des repas gratuits aux enfants des écoles.

Ces diverses institutions furent bien accueillies par les populations qui apprécièrent l'esprit large de cette bienfaisance, laquelle s'adressait tant aux citoyens non-croyants qu'aux croyants. Est-il besoin d'ajouter que malgré les efforts inlassables des œuvres catholiques et autres pour venir en aide aux populations affamées, la situation sanitaire va chaque jour en s'aggravant ?

Lorsqu'en octobre 1942, malgré les protestations des autorités religieuses et civiles, s'abattirent sur la Belgique les réquisitions de travailleurs et les déportations d'hommes, le zèle du clergé chercha à venir en aide aux malheureux déportés. Grâce au zèle des curés se créèrent un peu partout des comités ayant pour but de procurer aux pauvres parents partants, vêtements et couvertures en même temps qu'ils promettaient de leur envoyer des colis et de venir en aide à leurs familles. Cette intervention charitable du clergé n'a pas manqué d'éveiller la mauvaise humeur allemande et de provoquer une ordonnance prétendant que l'UTMI (organisme à la solde de l'ennemi) était seul qualifié pour cette activité. Aussitôt la direction générale des œuvres catholiques protesta énergiquement et décida de ne cesser son activité que devant la force.

A côté de ces organismes nés de la guerre, il importe de souligner que toutes les œuvres de secours existant auparavant, Conférences de Saint-Vincent de Paul, Associations des Dames de la Miséricorde, Œuvres Catholiques de l'Enfance au grand air, ont amplifié leur activité charitable. Qui n'admirerait pas, dès lors, le magnifique esprit de générosité régnant parmi les populations belges du pays occupé ? Radio-Vatican y fit encore allusion, le 16 octobre dernier, en signalant que la guerre n'avait pas ralenti la générosité des catholiques belges pour leurs missions puisque près de huit millions de francs avaient été recueillis de juillet 1942 à juillet 1943.

Outre cette activité qui se fait au grand jour, il en est d'autres qui nécessairement doivent s'opérer dans l'ombre. Je ne citerai en exemple, qu'un fait tel qu'il fut rapporté rageusement par un journal pro-allemand : « Dans un orphelinat de la banlieue de Bruxelles des religieuses avaient hébergé clandes-

tinement des fillettes juives dont les parents avaient été envoyés au sombre camp de concentration de Brendonck. Un soir les Allemands firent irruption dans le pensionnat et réclamèrent ces fillettes. A force de prières et de larmes la directrice obtient 24 heures de répit. Le lendemain, avertis par la supérieure elle-même, des patriotes pénétrèrent dans la maison, enfermèrent les religieuses et emmenèrent les fillettes ».

Ce petit événement, choisi entre mille, confirme l'accueil systématique que trouvèrent toujours dans les presbytères et les communautés religieuses, les réfractaires aux ordres inhumains et illégitimes de l'occupant. Agissant ainsi, prêtres et religieux ne faisaient que suivre l'épiscopat. Le Cardinal Van Roey n'avait-il pas protesté véhémentement contre l'envoi au camp de Brendonck du Grand Rabbin Ullman, et l'évêque de Liège n'avait-il pas offert l'hospitalité de son palais épiscopal au rabbin de la synagogue liégeoise ?

L. Dantinne, O. P.

Un apôtre est mort

Le Très Révérend Père Hyacinthe Couture dort son dernier sommeil, attendant le jour du grand réveil, dans le cimetière du Couvent de Saint-Hyacinthe. Il repose à côté du Frère Raymond Larose, *le chantre de Marie* près de *l'esclave de Marie*.

Mais, à dire que le Père Couture est au repos il y a presqu'une invraisemblance. Ceux qui ont connu son activité nerveuse, ont peine à croire qu'il soit entré dans le repos. Repos bien mérité cependant, car il a servi et s'est dépensé pendant quarante-cinq années de vie sacerdotale au ministère de la prédication et d'une prédication extrêmement active et fructueuse.

Le Père Couture est né à Sainte-Thérèse de Blainville le 21 juillet 1868 et y fut baptisé le même jour, sous le nom de Philippe-Auguste. Il aurait donc eu soixante-seize ans accomplis le 21 juillet prochain.

Il était encore jeune quand ses parents vinrent s'établir à Montréal, car c'est à l'école primaire de la paroisse Sainte-Brigide qu'il fit ses premières études, sous la direction des Frères des Ecoles Chrétiennes. Le 2 mai 1878, à l'âme de dix ans, il faisait sa première communion et était confirmé le même jour, dans l'église paroissiale.

Le Père Couture est resté profondément attaché à ce petit coin de Montréal, traversé par la « rue Sainte-Catherine », où il était une figure connue. Je crois bien qu'il marquait d'un *caillou noir* les jours où il n'allait pas dans ce quartier, et que le jour où il n'avait pas vu la « rue Sainte-Catherine » n'était pas aussi brillant que les autres. Les cailloux noirs, d'ailleurs, ne devaient pas être nombreux ! Il nous a conté bien des histoires de cette période de sa vie dans le « faubourg Québec ». Sa verve spirituelle et son humour ont égayé plus d'une récréation. A distance il enjolivait les anecdotes, où il n'avait pas toujours le beau rôle, histoire de faire rire ses frères.

Mais, c'est toujours avec recueillement et dévotion qu'il rappelait le souvenir de sa vénérée mère, qui trimait dur pour élever ses quinze enfants, dont il était le douzième.

Le Père Couture fit ses études secondaires au Collège Sainte-Marie, des Pères Jésuites, à Montréal. En 1885-86, il fit un séjour d'un an au noviciat du Sault-au-Récollet. Il a gardé le meilleur souvenir du Père Grenier, S. J., « à qui, dit-il, je dois mon éducation ».

Ses études de philosophie terminées, Auguste Couture resta quelque temps dans le monde, à Montréal, et pendant une couple d'années fut professeur de violon. Il était artiste. Trop peut-être pour que le grand art pût se développer. Il avait le tempérament de l'artiste et cela explique ses grandes qualités et ses défauts aussi, qu'il était le premier à reconnaître et à déplorer et que son grand cœur s'ingéniait à faire oublier. Une religieuse qui l'a connu m'écrivait au lendemain de sa mort : « Sous une originalité incontestable, le cher Père Couture avait un si grand cœur ». Les deux sont vrais et tenaient, chez le Père Couture, de ce tempérament artiste.

En 1890, Auguste Couture croyait avoir trouvé sa voie une seconde fois et entrait, comme professeur séminariste, au Séminaire de Sainte-Thérèse, où il enseigna l'anglais pendant deux ans. Il y fut tonsuré par Mgr Fabre et minoré par Mgr Grandin.

Le 1er juillet 1892, l'ancien abbé Couture recevait l'habit dominicain, à Saint-Hyacinthe, des mains du T. R. Père Thomas Gauvreau, premier Prieur canadien, et recevait, pour sa vie religieuse, le nom de frère Hyacinthe. Ses Pères-Maîtres furent, jusqu'après sa profession solennelle, les Pères Duchaussoy, Rondot et Rouleau.

Il fit ses études de philosophie et de théologie à Saint-Hyacinthe, de 1893 à 1898. C'était alors la période d'organisation des études, avec des professeurs parfois improvisés et fort peu indiqués pour ces fonctions. Les étudiants d'aujourd'hui et même plusieurs professeurs ne savent pas quels progrès ont été réalisés.

Ses études terminées, le Père Couture, en 1898, était assigné comme vicaire à la paroisse Notre-Dame du Rosaire, à Saint-Hyacinthe. Il remplit ces fonctions pendant un an seulement, mais resta missionnaire encore trois ans pour le Couvent de Saint-Hyacinthe. En 1902, il était assigné à Ottawa comme missionnaire ; il n'y fut qu'un an et revint à Saint-Hyacinthe, où il fut missionnaire jusqu'en 1906. Il fut alors quelques mois à Lewiston et la même année était assigné à Notre-Dame de Grâce, où il a vécu depuis, à l'exception de deux années, de 1929 à 1931, qu'il passa à Prince-Albert, où il était allé fonder cette mission avec le Père Duprat, aujourd'hui Mgr Duprat, Evêque de Prince-Albert.

Le Père Couture a rempli les fonctions de Sous-Maître des novices, à Saint-Hyacinthe, pendant deux ans, de 1898 à 1900.

Il n'y a que deux choses dans la vie du Père Couture : sa vie missionnaire et son culte pour Marie.

Le Père Couture était un vrai missionnaire. Il a prêché dans un très grand nombre de paroisses, à la ville et à la campagne, au Canada et aux Etats-Unis. Il ne s'est jamais lassé de prêcher. En sa soixante-seizième année et la quarante-cinquième de sa vie missionnaire, il a encore prêché pendant le dernier mois de mai tout un mois de Marie, en la paroisse Saint-Marc de Montréal. Mais ce fut sa dernière prédication, qu'il finit de peine et de misère, tant, déjà, et depuis de longs mois, il souffrait.

Pendant quatorze ans il a accompagné les Evêques de Saint-Hyacinthe en visite pastorale. Mgr Bernard faisait ses délices des histoires, des reparties spirituelles et des commentaires du Père Couture, qui, tous les soirs, faisait la lecture à l'Evêque.

Il a prêché quatorze fois la retraite annuelle dans nos différents Couvents ; douze fois les retraites sacerdotales en différents diocèses ; dix fois à nos Dominicaines de Québec, Trois-Rivières et Berthierville ; trente fois à des religieux ou religieuses d'autres communautés, entre autres, aux Sœurs de la Miséricorde, aux Sœurs de la Providence, aux Sœurs Grises et aux Petites Sœurs des Pauvres. Plusieurs fois il a prêché aux

prisonniers et aux prisonnières. Le nombre de ses missions et retraites ne se compte pas. Il eut toujours un grand succès, et quelqu'un m'en donnait la raison : « Il savait comme pas un mettre son monde en retraite et faire prier ».

Le Père Couture ne choisissait pas sa clientèle, mais il allait de tout son cœur vers les plus misérables. Pendant quarante-cinq ans il s'est penché sur toutes les misères et il multipliait les conversions. C'est qu'il comprenait profondément la misère humaine, surtout la misère morale. Sa foi faisait le reste, avec la Sainte Vierge, et cela finissait par la miséricorde de Dieu dans une confession qui inaugurait une vie nouvelle. Il a été l'artisan, ou l'instrument, de bien des « bontés de Marie ». Le matin de ses funérailles, S. E. Mgr Charbonneau me disait que tout récemment encore le Père Couture était allé le voir pour « régler le cas » d'un tout nouveau converti.

Dans l'énumération des activités missionnaires du Père Couture il faut ajouter la prédication de quinze mois de Marie. Il devait beaucoup, beaucoup à la Sainte Vierge et il l'a aimée et chantée et prêchée comme bien peu l'ont fait. C'est une promesse qu'il avait faite à sa « bonne Mère du Ciel » de prêcher le mois de Marie aussi souvent qu'il le pourrait. Aussi bien, quand il n'y avait pas de demande, le Père Couture se mettait sur le chemin pour se trouver un mois de Marie ! Et par bonté la Sainte Vierge lui en faisait trouver un. Ce fut encore l'histoire de son dernier, à Saint-Marc. C'est ainsi, qu'accomplissant sa promesse, son dernier souffle de missionnaire aura été pour Marie.

Pendant vingt-cinq ans, il a collaboré à la revue « Le Rosaire pour tous ». C'est là qu'il a publié toutes ses « Bontés de Marie », réunies ensuite en trois volumes (le quatrième était sous presse au moment de sa mort : il en a livré les dernières épreuves avant de partir pour l'hôpital). En 1938 il publiait un autre volume : « Méditations mariales ».

Le rosaire et la médaille miraculeuse étaient ses armes. Plus d'un converti de dernière heure, dont l'histoire est racontée dans les « Bontés de Marie », l'a été par la médaille miraculeuse et la pression faite sur Marie par le rosaire des Sœurs et du Père.

Je tiens à signaler que le Père Couture a toujours travaillé sa prédication comme en ses premières années. Les centaines de sermons que nous avons trouvés dans sa chambre le prouvent.

Sans doute n'apprenait-il plus tout à fait par cœur, mais chacun de ses sermons, comme ceux encore de son dernier mois de Marie, était composé soigneusement et écrit tout au long sur son vieux dactylographe. C'est un bel exemple de respect de la parole de Dieu et de son auditoire.

En 1939, au Chapitre provincial, le Père Couture fut postulé comme Prédicateur Général et fut confirmé par le Révme Père Général. Il était Prédicateur Général pour le Couvent de Saint-Hyacinthe. Il en fut certainement content, mais pas ébloui. En effet, après la lecture des lettres d'institution, quand il fut seul dans sa chambre, il glissa la pagelle dans une grande enveloppe et écrivit sur l'enveloppe : « *Vanitas vanitatum !* » et le texte de saint Paul : «... *Ne cum aliis prædicaverim, ipse reprobus efficiar* ». Ce n'était pas pour la galerie, car l'enveloppe fut glissée dans un tiroir et retrouvée après sa mort.

Depuis l'an dernier le Père Couture se sentait faiblir et il pensait à la mort. L'été dernier il me demanda d'aller pour quelques jours à La Trappe d'Oka, où il avait un vieil ami, Maître des novices, mort depuis. Il voulait, me dit-il, aller se préparer à la mort et se confesser à ce vieux Trappiste. Il en revint tout heureux. C'est donc peu de mois après qu'il prenait le chemin de l'hôpital pour y mourir.

Les premiers jours qui suivirent son opération tout semblait aller bien et nous avions l'espérance qu'il se remettrait. Mais, le 29 juin il eut une grosse hémorragie et vomissement de sang. Je lui administrai immédiatement le sacrement de l'Extrême-Onction. Il eut sa pleine connaissance jusqu'au lendemain après-midi, 30 juin. Le 2 juillet, à 7 heures 15 du matin, sa bonne Mère du Ciel venait le visiter pour l'emmener au ciel et lui donner place sous son manteau.

Le Père Couture est mort dans la plus grande paix et sérénité, confiant en cette miséricordieuse bonté de Dieu qu'il a tant prêchée et qui lui a fait trouver le chemin du cœur de tant d'endurcis ; confiant aussi dans les effets de l'Extrême-Onction. Il avait, sur ce sujet, écrit un article bien consolant : « Faut-il aller en purgatoire ? » Avec les Pères de l'Eglise, les grands Docteurs et les théologiens, même modernes, il y rappelait que l'Extrême-Onction rend à celui qui reçoit ce sacrement, avec les dispositions nécessaires, la pureté et l'innocence que le baptême donnerait,

efface toutes les peines temporelles dues au péché et prépare à l'immédiate vision béatifique.

Les funérailles du Père Couture ont eu lieu le 5 juillet. Un archevêque et deux Evêques y assistaient : Nos Seigneurs Charbonneau, Papineau et Langlois, ainsi qu'un très grand nombre de prêtres et religieux ; dans la nef, beaucoup de religieuses et une foule nombreuse de chrétiens qui priaient.

En terminant, nous exprimons nos remerciements à Nos Seigneurs les Evêques présents ; au clergé, aux religieux et religieuses qui nous ont témoigné leur sympathie par leur présence aux funérailles et en venant prier auprès des restes du cher Père Couture.

Nous remercions ses médecins, les religieuses de l'Hôpital Sainte-Justine et ses gardes des soins diligents et intelligents qu'ils lui ont prodigués.

A son vieux frère, le Révérend Père Théotime Couture, S. J., à sa vieille sœur, Madame Brindamour, à tous ses parents, nous offrons nos bien vives condoléances.

fr. Pie-M. Gaudrault, O. P.
Provincial

« *Traditio* »

Sous ce titre, est paru, au début de la présente année mil neuf cent quarante-quatre, le premier volume d'un recueil d'études sur « l'histoire, la pensée et la religion » depuis la venue du Christ jusqu'à la fin du moyen âge. Voici nettement fixée et déterminée la cimaise de la nouvelle collection, dans sa substance comme dans son extension chronologique. Qu'on veuille bien le remarquer aussi : il s'agit d'un *recueil*, à parution annuelle, destiné à contenir des contributions scientifiques à la fois dépassant les limites d'un article de revue ordinaire et non suffisamment étendues pour constituer une monographie distincte. *Traditio* paraît sous la direction conjointe d'un prêtre et d'un laïc, les Drs J. Quasten et S. Kuttner, professeurs à *The Catholic University of America* à Washington. L'édition en est confiée au *Cosmopolitan Science and Art Service* de New York (638, avenue Lexington), dont le directeur, le Dr L. Schopp, est lui-même un savant distingué.

Le volume liminaire est une réussite de première valeur, ce qui est d'un heureux présage pour l'avenir. Il débute par une

étude de M. l'abbé Joseph Plumpe, prêtre du diocèse de Toledo (Ohio) sur « Vivum saxum, vivi lapides. Le concept de *pierre vivante* dans l'antiquité classique et chrétienne ». Suit une puissante et exhaustive enquête du R. P. Thomas-André Audet, O. P., professeur au Collège Dominicain d'Ottawa, sur les « Orientations théologiques chez Saint Irénée » (pp. 15-54). Ensuite, le maître lui-même, le Dr Quasten, s'exerce à démêler et à préciser une fois de plus « L'influence orientale dans la Liturgie Gallicane » : étude plus intéressante par la méthode dont l'auteur joue comme un virtuose que par l'apport de résultats nouveaux. Immédiatement après, Dom A. Strittmatter, O. S. B., recense « La plus ancienne version latine connue des liturgies byzantines de S. Basile et de S. Jean Chrysostome ». Le prince C. Toumanoff présente une vue d'ensemble de « La littérature historique géorgienne pendant le moyen âge ». La théologie, la philosophie et le droit canon de l'époque médiévale sont représentés par les trois magnifiques études du Dr A. Landgraf (Le nominalisme dans les œuvres théologiques du XIIe siècle), du R. P. P. Bœhner, O. F. M. (La *notitia intuitiva* des non-existants selon Ockham), et de M. Kuttner (Bernard de Compostelle l'Ancien et les Glossateurs du Droit Canon). Le R. P. R. Arbesmann, O. S. A., scrute la *Vita S. Augustini* par un moine du XIVe siècle, Jourdain de Saxe. Enfin, M. Gaines Post, professeur à l'Université du Wisconsin, s'intéresse aux institutions politiques en étudiant « *Plena Potestas* et consentement dans les assemblées médiévales ».

Le fait que l'auteur est canadien comme l'importance du sujet dans l'histoire de la théologie primitive nous incitent à revenir quelques instants sur la contribution consacrée par le R. P. Th.-André Audet à la mentalité de S. Irénée et à ses orientations théologiques. Inutile de signaler longuement combien ce travail est un modèle d'investigation critique, de recherche scientifique : l'auteur a tenu à inventorier scrupuleusement les textes, à en contrôler l'attribution, à les dater d'aussi près que possible, à ne rien avancer sans l'étayer de façon solide par une exégèse directe et un contrôle bibliographique aussi précis que minutieux. Mais dans ce contact intime et prolongé avec l'œuvre de S. Irénée, le R. P. Audet n'a pas voulu en rester au stage de la dissection. De celle-ci il se sert à la perfection, mais seulement comme d'une introduction, comme d'un travail d'approche pour

pénétrer dans l'âme de S. Irénée. « Si prévenu qu'on puisse être contre le critère psychologique en critique, nous le croyons cette fois urgent et nous tentons de lui attribuer la fonction précise de caractériser une œuvre dont les sources demeurent, par ailleurs, hypothétiques et plus ou moins invérifiables » (p. 15). De ce *critère psychologique* le R. P. Audet sait user ici avec une admirable dextérité. Son emploi joint à celui de toutes les ressources de la plus stricte méthode de travail scientifique produit un ensemble des plus pénétrants. C'est pourquoi je suis sûr que tous les lecteurs de ces quarante pages lumineuses et chaudes s'uniront à moi pour souhaiter que leur auteur poursuive une si profitable expérience.

Albert Lacroix

Ici, « L'Heure dominicale »

D'un peu partout, on nous écrit :

— Qu'en est-il de « L'Heure dominicale » ? Reviendra-t-elle bientôt sur les ondes ?

— Mais oui ! Les émissions recommenceront tout à fait bientôt. Exactement le 1er octobre.

— Avec la même formule ?

— Certainement ! Pourquoi changer ? L'intérêt croissant du public auditeur a prouvé qu'un tel genre d'émissions répondait à un besoin réel. Nos gens sont tourmentés d'inquiétudes religieuses. Leur foi demeure robuste, mais les connaissances qu'ils ont de leur religion sont insuffisantes : ils ne peuvent guère répondre aux difficultés et aux objections que la vie courante leur amène. D'où leur avidité d'être renseignés. D'où leur enthousiasme pour « L'Heure dominicale ».

* * *

Un lundi de mars dernier, je montais dans un tramway. C'était une période creuse de la matinée : quelques passagers seulement. Le percepteur des billets, en veine de causette, se mit à me donner ses impressions sur nos programmes.

— « Dimanche, 5 heures » : c'est pour moi un temps sacré. Je m'arrange toujours pour être à la maison à cette heure-là. Installé dans mon fauteuil préféré, avec au bec une bonne pipée de tabac, j'écoute... Ça me paraît toujours trop court... Parfois,

je ris de bon cœur. Ainsi, hier : le Père Malo rappelait, à propos des prétendus dons des « septièmes », que lui-même, septième enfant dans sa famille, ne se connaissait aucun don magique. Le Père Forest — vous vous souvenez de son ton taquin ? — lui répondit aussitôt : « Cher Père Malo, vous avez au moins le don de la parole ».

— Alors, « L'Heure dominicale » vous amuse...

— Elle m'instruit surtout. Ah ! je ne prétends pas pouvoir réciter mot à mot toutes les réponses de vos savants théologiens. Mais je pense bien me souvenir de l'essentiel des solutions. En tout cas, maintenant quand des « têtes à Papineau » me font des objections, je ne suis pas troublé comme avant. Même si je ne suis pas capable de discuter avec succès, même si je suis obligé de me taire, je ne suis pas bouleversé. Je sais que « *ça peut être répond* ».

* * *

— Allez-vous garder la même équipe ?

— Assurément ! Nos théologiens ont la faveur du public. Le plus merveilleux, c'est que cette popularité n'a rien d'un engouement irraisonné. Elle est inspirée aux auditeurs par les qualités solides de nos invités : par leur compétence, leur présence d'esprit et leur jovialité.

— Nous entendrons donc de nouveau...

— ... le Père Forest, le virtuose des solutions claires, celui-là même qui sait résumer en deux ou trois phrases limpides les réponses les plus compliquées ; le Père Malo, avec sa science, sa bonhomie, sa facilité de parole, son onction apostolique... et les savoureux rappels de ses voyages autour du monde ; le Père Legault, le fameux directeur des « Compagnons de Saint-Laurent », remarquable par sa vaste et sympathique compréhension des problèmes actuels, problèmes des étudiants, des artistes, des cuisinières, des époux, etc., en un mot de tous les *catholiques d'aujourd'hui* ; et enfin M. Clément Morin, le liturgiste, le musicien, le spécialiste en *surnaturelle sagesse,* qui sait trouver des formules si justes, si exactes en même temps que si colorées et si primesautières.

* * *

— Oubliez-vous les messes pour les malades ?

— Non ! mais je ne voudrais pas en parler beaucoup aujourd'hui pour ne pas trahir de secrets. Elles reviendront sur les ondes plus belles, plus pieuses et si possible plus émouvantes qu'autrefois. Attendez-vous à des surprises, de très agréables surprises.

* * *

— Dernière question. L'an dernier, vous avez joué au prophète en nous racontant ce qui se passera au ciel « *Dans 300 ans* ». Cette année, en quel endroit et à quelle époque avez-vous l'intention de nous transporter ?

— J'avais des plans... Mais l'homme propose et Dieu dispose... Hélas ! je n'aurai plus le plaisir de vous parler, bien chers auditeurs invisibles, vous qui m'étiez devenus tellement précieux, vous dont je devinais l'attention réconfortante et la fervente sympathie... Je vous quitte à jamais... Vous vous souvenez, n'est-ce pas, de ma dernière causerie ? Je demandais à chacun de vous l'aumône d'un *Ave Maria*. Les dizaines de mille salutations angéliques qui sont montées vers le ciel en ce soir du 29 avril m'ont obtenu, par la médiation de Notre-Dame, une très grande grâce. Le bon Dieu vient de me choisir comme son missionnaire. Je partirai sous peu pour le Brésil. « L'Heure dominicale » continuera sous un nouveau chef. Veuillez ne pas oublier dans vos prières l'ancien directeur. Vous lui avez procuré les plus profondes joies de sa vie apostolique. Il vous quitte, mais en vous emportant dans son cœur sacerdotal [1].

Marcel-Marie Desmarais, O. P.

---

1. Cet adieu qu'inspire une gratitude émue, je l'adresse d'une manière encore plus particulière à vous, chers lecteurs et collaborateurs de la « Revue Dominicaine ». Pendant quatre années, vous n'avez cessé de m'accorder votre confiance. Je me souviendrai de *tout* devant Dieu.

La direction de la « Revue Dominicaine » passe au R. Père Antonin Lamarche, O. P., dont la compétence et le dévouement garantissent l'avenir de notre œuvre. Le flambeau change de mains, mais la flamme demeure. Puisse le Canada français en être longtemps encore illuminé.

L'esprit des livres

S. Albert le Grand — « Traité de l'union à Dieu ». Collection *Textes Spirituels* 1. Montréal, Editions de l'Arbre, 1944. 19 cm. 48 pp.

Louis Lallemant — « Doctrine spirituelle ». Collection *Textes Spirituels*, 2. Montréal, Editions de l'Arbre, 1944. 19 cm. 48 pp.

Ce nous est une joie très vive de signaler ici l'apparition de cette plus qu'opportune collection. Puisse-t-elle porter du fruit et beaucoup de fruit ; afin de remédier à la pauvreté navrante de la littérature spirituelle en usage chez nous ! Les Editions de l'Arbre ont pris une autre décision excellente en confiant la direction de la nouvelle collection au R. P. Adrien-Marie Brunet, O. P., professeur au Collège Dominicain d'Ottawa.

1. Attribué par une longue tradition à S. Albert le Grand, mais en fait postérieur à Ruysbrœck, le *De adhærendo Deo* a été inscrit par Mgr Grabmann au compte de Jean de Castel (début XVe siècle). Mais des arguments sérieux militent contre cette opinion. Quoi qu'il en soit de la paternité de l'opuscule, son contenu constitue comme un compendium de la spiritualité médiévale, si savoureuse, si pure et si tendre. De ce beau texte, le R. P. Brunet nous présente aujourd'hui une traduction renouvelée, aussi consciencieuse et fidèle que souple et élégante. Il la fait précéder d'une *introduction* (pp. 7-9) dont la clarté et la modestie scientifique rendent encore plus aimable l'érudition exacte et sans défaillance.

2. L'introduction aux pages du P. Lallemant est un peu maigre de renseignements. On aimerait y trouver l'indication précise de l'état du texte adopté (en fait, ce n'est pas intégralement la leçon de l'édition critique du P. A. Pottier, S. J., Paris 1924). En tout cas, le lecteur goûtera les « pensées choisies » du P. Lallemant ici colligées pour notre progrès spirituel. Elles sont brèves, lumineuses, excitatrices d'idées, capables d'amorcer la réflexion priante pour aboutir au cœur à cœur avec Dieu, silencieusement, dans la contemplation.

A. Papillon, O. P.

R. P. Marie-Vincent Bernadot, O. P. — « De l'Eucharistie à la Trinité ». Montréal, Granger, 1944. 19 cm. 144 pp.

On sait que ce petit livre est l'un des rares grands ouvrages de spiritualité parus pendant les quarante premières années de notre vingtième siècle. Il faut en saluer la réapparition au Canada avec d'autant plus de joie que, depuis le régime des réimpressions françaises instauré en 1939, nulle part les demi-valeurs et même les pauvretés n'ont pullulé comme dans le domaine de la spiritualité.

On trouvera ou retrouvera dans ces pages du P. Bernadot une présentation particulièrement riche de l'une des plus admirables matières doctrinales de notre théologie catholique : les rapports intimes et incessants

de deux grands dogmes qu'il est de la meilleure tradition dominicaine d'exposer, au delà de nos écoles conventuelles, à tout catholique désireux d'approfondir sa foi pour mieux aimer son Dieu.

Dans son écriture personnelle comme dans les beaux textes qu'il y insère, le P. Bernadot montre un grand sentiment de la transcendance des mystères divins. Mais il tient sans cesse à mettre dans l'enchaînement de sa doctrine comme en son exposé tous les éléments de l'équilibre et de la sécurité thomistes. C'est le théologien de la limpidité doctrinale accédant à la mystique par un aboutissant normal et dans une cohérence vitale. A cet égard, son livre devrait servir davantage d'incitant chez nous, et faire réfléchir les « théologiens » improvisés qui s'érigèrent — voici peu de temps, en notre Canada — régents ou réformateurs de la vie spirituelle.

A. Papillon, O. P.

R. P. Achille DESBUCQUOIT — « Vivez donc en paix ». Montréal, Granger, 1944. 19.5 cm. 150 pp.

En ces dialogues clairs et rapides, l'auteur s'ingénie à rendre la paix à une âme chrétienne trop inquiète de son progrès spirituel et trop portée à dérouler la litanie de ses menues déficiences quotidiennes. La thérapeutique prônée par le R. P. apparaît comme trop exclusivement humaine. Il manque à ses réponses ce qui assurait la sûre valeur d'un ouvrage précédent « Avec Dieu toujours » : l'accent mis sur notre énergie divine par les vertus théologales. L'expérience prolongée de la direction nous montre combien, à toute âme inquiète, nous devons entr'ouvrir des issues surnaturelles, souvent même héroïques. La stricte mise au point du devoir essentiel — à la supposer possible au plan humain ici exposé — risque fort de demeurer impuissante.

A. Papillon, O. P.

R. P. Maurice H.-BEAULIEU, S. J. — « Le mariage chrétien ». Montréal, Le Messager Canadien, 1944. 17.5 cm. 208 pp.

Les époux chrétiens trouveront dans ce petit livre un grand nombre de très utiles informations de doctrine et de fait. Il faut remercier le R. P. M. Hudon-Beaulieu d'avoir consenti à laisser imprimer ces pages, pleines de sagesse en même temps que vibrantes du plus ardent esprit religieux. Elles offrent un ensemble qui répond bien à la formule pratique adoptée.

Albert Lacroix

Abbé L. JAUD — « Vie des saints pour tous les jours de l'année ». Montréal, Granger, 1944. 19 cm. 580 pp.

Avec le recueil des chanoines Dret et Lerouge : *Vies des saints* (Paris, Beauchesne, 1928), celui-ci est parmi les plus favorablement connus dans les pays de langue française. On passera par-dessus le ton terne et blafard

de son style pour considérer surtout la somme de renseignements précieux et stimulants réunis en chaque page.

Les saints canonisés depuis la fin de 1932 ne se trouvent pas insérés dans la présente réimpression.

Albert Lacroix

R. P. Reginald Coffey, O. P. — « The Man from Rocca Sicca ». Milwaukee, Bruce, 1944. 20 cm. 140 pp.

Second tirage d'une nouvelle vie de saint Thomas d'Aquin qui vulgarise les meilleures sources à travers les biographies récentes les plus sérieuses. Comme le titre, le style lui aussi veut se faire aguichant. A la longue, cela fatigue un peu. On voudrait la narration plus dépouillée, plus simple, avec une limpidité qui communiquerait au récit un charme délicat. La manière de l'auteur rappelle plutôt quelque film pétaradant. Peut-être est-ce pour *faire américain* cent pour cent et emporter ainsi les suffrages des lecteurs U. S. A....

Regis McNeely

Robert Rumilly — « Histoire de la Province de Québec. X, I. Tarte, XI, S.-N. Parent, XII, Les écoles du Nord-Ouest, XIII, Henri Bourassa ». 4 vol. in 12 de 262, 244, 232 et 213 pages. Montréal, Editions Bernard Valiquette, 1943-1944.

Les volumes X et XI couvrent la période du ministère Parent (1901-1905). S.-N. Parent, dépourvu des dons oratoires mais habile administrateur, travaille à avantager la ville de Québec, dont il est maire, en poussant la construction du pont de Québec et celle du chemin de fer Trans-Canada, tandis que le ministre des Travaux publics à Ottawa, Israël Tarte, se dépense pour l'aménagement du port de Montréal et de la route maritime du Saint-Laurent. Parent favorise l'industrialisation de la province. Les compagnies de pulpe se développent, le trust de l'électricité s'organise. Par contre, les grèves se font plus nombreuses et le conflit du colon et du marchand de bois prend des proportions alarmantes. Le premier ministre y perd sa popularité. En vain fait-il amender la loi des terres, à la suite d'une enquête de la Commission de colonisation. On l'accuse de favoritisme, voire même d'autoritarisme. La rancune du sénateur Choquette et l'ambition de Gouin finissent par l'obliger à céder sa place à ce dernier. Tarte veut l'affranchissement de la tutelle économique des Etats-Unis, verse dans le protectionisme et finalement se sépare de Laurier, auquel il rêve de succéder. Bourassa s'en prend à l'impérialisme militaire et politique de Chamberlain, tout en restant fidèle à Laurier, qu'il oblige à faire des déclarations rassurantes. Ses motions en Chambre et ses grandes conférences publiques soulèvent la jeunesse étudiante. Armand Lavergne s'engage à sa suite. La Ligue nationaliste se fonde et Olivar Asselin lance le *Nationaliste*. Par leur ampleur la campagne anti-impérialiste et le mouvement en faveur de la colonisation rejettent dans l'ombre les réclamations de la Loge d'Emancipation et de la Ligue de l'Enseignement.

Les volumes XII et XIII sont consacrés aux premières années de l'administration Gouin. Lomer Gouin amplifie la politique industrielle

amorcée par son prédécesseur. Il organise l'enseignement technique et le haut enseignement commercial — demi-satisfaction pour les réformistes qui avaient repris espoir à son avènement — et, pour solder les frais de cette organisation, il réclame et obtient une augmentation du subside fédéral. Avec l'industrie se développe le mouvement ouvrier, à tendance internationaliste et même socialiste. Les entreprises de concentration financière de Holt et des Forget provoquent des projets de municipalisation des services publics. A la suite de l'affaire des écoles du Nord-Ouest, le mouvement nationaliste gagne du terrain. Dans le *Nationaliste*, Asselin mène une lutte endiablée contre le ministère de la Colonisation. Les campagnes électorales de Bourassa secouent fortement le gouvernement Gouin et préparent la chute de Laurier. Les grandes vedettes du temps sont Israël Tarte et Henri Bourassa, l'un artisan de la victoire de Laurier, l'autre artisan de sa défaite.

Je l'ai déjà écrit, cet ouvrage de Rumilly donne l'impression d'un travail énorme, si l'on considère la rapidité de son exécution, et témoigne d'une remarquable maîtrise du sujet, même si le récit s'en tient à la forme de chronique. Il inspire assez de sécurité, par la mention des archives privées et des acteurs encore vivants qui ont été consultés. Je n'y vois guère de trace de partialité. L'auteur accumule les faits, petits et grands, il dépeint les personnages, ecclésiastiques et laïques. Il ne se mêle pas de juger les uns et les autres. Tout au plus glisse-t-il, de temps à autre, de justes et parfois très pertinentes réflexions, du genre de celle-ci, par exemple : « Il semble qu'un dessein providentiel déjoue les grandes spéculations financières des communautés religieuses » (XII, 61). M. Rumilly n'a pas besoin de se forcer pour soutenir l'intérêt. L'histoire de cette époque est passionnante par elle-même. Encore fallait-il se donner la peine de l'écrire.

Thomas Charland, O. P.

Augusto J. DURELLI — « Libération de la liberté ». Montréal, Editions de l'Arbre, 1944. 21 cm. 136 pp.

Grand sujet. Trop grand pour qu'un essai rapide, même sérieux comme voudrait l'être celui-ci, ne laisse pas de regrets au lecteur. Les idées de fond sont souvent empruntées à M. Maritain, mais de façon trop fragmentaire. Quant à la forme — et ceci est moins heureux — c'est du sous-Bernanos, et encore de la plus piètre veine, celle des pamphlets trop connus. Dès lors que M. Durelli choisissait ainsi de mariner dans l'aigre, pourquoi relever ici toutes les déformations et tous les grossissements auxquels il s'exposait ? Sans parler de ses aménités cavalières sur le compte de tel ou tel cardinal américain, du clergé italien et du clergé allemand, que penser de cette incidente sur la guerre civile espagnole : « Non seulement le clergé espagnol, mais l'immense majorité du clergé catholique du monde contribua à l'action la plus honteuse de l'histoire de l'Eglise » (p. 10) ? Certes, il est permis de proclamer quelle est la cause que l'on croit avoir été, dans le conflit espagnol, celle de la justice et de la vérité. Mais la violence perfide de cette bile recuite n'a rien à voir avec l'objectivité historique. Elle risquerait plutôt de bien mettre à jour devant nous un

esprit de partisan qui simplifie les problèmes et une hantise qui grossit les choses. Même constatation pour les jugements venimeux de l'auteur sur ceux qu'il appelle élégamment : « les Français du Canada » ! !

Cette trop brève brochure eût gagné à considérer plus critique et plus irénique les points de vue très étendus et assez hétéroclites qu'elle voulait mettre en œuvre.

Albert Lacroix

François Mauriac — «Journal». Tomes II et III. Montréal, Editions Variétés, 1944. 2 vol. 19 cm. 224 et 218 pp.

Nous avons rendu compte du Tome premier dans notre fascicule de juin, p. 377. Peut-être plus profondément encore que dans les pages de ce premier recueil, on trouvera ici Mauriac avec toute sa sensibilité d'artiste et sa générosité de chrétien. Sans se soucier de plaire ou de déplaire, le grand écrivain catholique s'est senti tenu à témoigner pour la justice et pour la vérité jusque dans le temporel. Et ce, à un moment et dans un Paris où les écrivains croyaient servir le peuple ou la France en leur donnant l'exemple des passions les plus partisanes. Je n'ose continuer et faire allusion à notre milieu canadien de langue française...

Qu'il me soit permis de rappeler et de recommander les analyses de Mauriac sur la musique. Leur lecture méditée et appliquée contribuera à élever et à affiner encore un domaine heureusement en progrès chez nous.

Albert Lacroix

Wallace Fowlie — « Clowns and Angels ». New York, Sheed and Ward, 1943. 19 cm. 164 pp.

Voici que nous revient le délicat essayiste que notre Canada français a déjà eu le plaisir de connaître. Cette fois, M. Fowlie publie dans sa langue maternelle une série d'études sur la littérature française contemporaine. Mabraux, Giraudoux, Cocteau, Gide, Mauriac, Jules Romains, Proust lui donnent lieu à d'agréables *débuts d'esquisses*. Je souligne à dessein, car pas une fois jusqu'à date, M. Wallace Fowlie n'a eu le courage de nous offrir, sur tel sujet, telle œuvre ou tel écrivain, une étude poussée, plénière. On dirait que, docile à un rêve intérieur, après avoir piqué ses notes à la queue-leu-leu, il s'est interdit de les revoir, de peur de les travailler ou de les développer. Cette constatation est particulièrement à relever pour la dernière partie du présent recueil : « The Poet's Creation » (pp. 93-154). Après y avoir étudié trop brièvement le cas de Baudelaire puis celui de Claudel, l'auteur décide de remonter à la source même de la connaissance poétique (pp. 130-154). M. Fowlie semble vouloir adopter la position défendue par M. et Mme Maritain dans : « Situation de la Poésie » (Paris 1938). Mais, encore ici, ce n'est qu'une tentative trop fragmentaire et trop floue. Puisse le sympathique écrivain dépasser le stage des notations incomplètes et des ébauches branlantes de maigreur !

Regis McNeely

Edwin MORGAN — « Flower of evil ». New York, Sheed and Ward, 1943. 19 cm. 182 pp.

Le livre de M. Morgan est une petite *somme* baudelairienne. Il condense une foule de détails biographiques, précis et minutieux. Il nous rappelle avec qui et contre qui s'est formée l'esthétique de Charles Baudelaire. Il cite et commente nombre de vers caractéristiques. Enfin — et c'est là le grand intérêt de l'ouvrage — il étudie patiemment les reflets qui colorent ce visage de douleur et de volupté.

Le premier chapitre sera à rapprocher du *Baudelaire et sa mère* que M. Albert Feuillerat fait bientôt paraître aux Editions Variétés de Montréal.

Regis McNeely

Guy de POURTALÈS — « Berlioz et l'Europe romantique ». Montréal, Editions Variétés, 1944. 19.5 cm. 386 pp.

Le même — « Wagner, histoire d'un artiste ». Montréal, Editions Variétés, 1944. 19.5 cm. 448 pp.

Le *Chopin* du même auteur a été recensé dans la R. D. de septembre 1943, p. 122. Comme ce premier ouvrage, les deux que voici réussissent à être complets sans devenir compacts ou pesants. C'est que l'auteur n'a pas voulu se confiner dans le relevé sec et minutieux de telle ou telle grande carrière ou époque musicale. Tout au long de ses deux livres il trace des tableaux concrets, dessine des scènes animées, peint des paysages. Ce souci du décor extérieur et intime comme cet appel à l'art authentique de l'écrivain nous valent deux portraits d'un remarquable relief.

Inutile d'appuyer sur la clause que ces deux volumes ne sont pas destinés aux plus jeunes.

Albert Lacroix

Claude ANET — « Mayerling ». Montréal, Editions Variétés, 1944. 19 cm. 240 pp.

Dans un décor brillant, et avec un brio descriptif à la hauteur du décor, c'est le récit du dernier et tragique amour de l'archiduc Rodolphe de Habsbourg (1858-1889), fils et héritier de l'empereur François-Joseph. Vie et mort généreusement « romancées ». L'auteur, qui semble pourtant avoir une certaine connaissance et estime de la morale chrétienne, éprouve je ne sais quel besoin de mélanger religion et désordre moral.

Albert Lacroix

Accusés de réception :

Balzac, Honoré de : « Traité de la Vie élégante ». Paris, Bibliopolis (Réimp. Les Editions Beauchemin). 19.5 cm. 256 pp.

Bertrand, Louis : « Lamartine ». Paris, Arthème Fayard, 1940 (Réimp. Editions Variétés). 19.5 cm. 288 pp.

Bouts, Michel : « La châsse de Saint-Agapit ». Paris, Editions « Alsatia » (Réimp. Editions Variétés). 19.5 cm. 206 pp.

Carco, Francis : « Verlaine ». Paris, Nouvelle Revue Critique, 1939. (Réimp. Editions Variétés). 21 cm. 208 pp.
Carco, Francis : « Le roman de François Villon ». Paris, Plon, 1926 (Distributeurs : Société des Editions Pascal). 20 cm. 301 pp.
Chardonne, Jacques : « L'amour ». Paris, Stock, 1937 (Distributeurs : Société des Editions Pascal). 19 cm. 172 pp.
Croidys, Pierre : « Le Père Damien ». Paris, Spes, 1937 (Réimp. Granger Frères). 20 cm. 340 pp.
Delly : « Une misère dorée ». Paris, Ernest Flammarion, 1929 (Réimp. Editions Variétés). 19.5 cm. 280 pp.
Duhamel, Georges : « Civilisation ». Paris, Mercure de France (Réimp. Editions Variétés). 19.5 cm. 216 pp.
Duhamel, Georges : « Confession de minuit ». Paris, Mercure de France, 1920 (Réimp. Editions Variétés). 19.5 cm. 224 pp.
Duhamel, Georges : « Deux hommes ». Paris, Mercure de France, 1924 (Réimp. Editions Variétés). 19.5 cm. 240 pp.
Giraudoux, Jean : « Suzanne et le Pacifique ». Paris, Emile-Paul Frères, 1921 (Réimp. Editions Variétés). 19.5 cm. 226 pp.
Heidsieck, Patrick : « Rayonnement de Lyautey ». Paris, Gallimard, 1941 (Réimp. Editions Variétés). 19.5 cm. 240 pp.
Larigaudie, Guy de : « Le tigre et sa panthère ». Paris, Editions « Alsatia » (Réimp. Editions Variétés). 19.5 cm. 157 pp.
La Salle, Bertrand de : « Alfred de Vigny ». Paris, Arthème Fayard, 1939 (Réimp. Editions Variétés). 20 cm. 320 pp.
Leblanc, Maurice : « Les huit coups de l'horloge ». Paris, Pierre Lafitte, 1932 (Réimp. Editions Variétés). 18 cm. 222 pp.
Leblanc, Maurice : « Victor de la brigade mondaine ». Paris, Ernest Lafitte, 1934 (Réimp. Editions Variétés). 18 cm. 191 pp.
Mauriac, François : « La vie de Jean Racine ». Paris, Plon, 1928 (Distributeurs : Société des Editions Pascal). 19.5 cm. 255 pp.
Mauriac, François : « Le désert de l'amour ». Paris, Grasset, 1925 (Distributeurs : Société des Editions Pascal). 20 cm. 260 pp.
Mayran, Camille : « Dame en noir ». Paris, Grasset, 1937 (Distributeurs : Société des Editions Pascal). 19.5 cm. 272 pp.
Noailles, Comtesse de : « Choix de poésies ». Paris, Fasquelle, 1930 (Réimp. Editions Variétés). 19.5 cm. 221 pp.
Noël, Marie : « Les chansons et les heures ». Paris, Stock, 1935 (Réimp. Granger Frères). 19.5 cm. 199 pp.
Paléologue, Maurice : « Elisabeth ». Paris, Plon, 1939 (Réimp. Editions Variétés). 19.5 cm. 264 pp.
Rivière, Jacques et Claudel, Paul : « Correspondance ». Paris, Plon, 1926 (Réimp. Editions Fides). 19.5 cm. 190 pp.
Rousseaux, André : « Ames et visages du vingtième siècle ». Paris, Grasset, 1932 (Réimp. Editions Variétés). 19.5 cm. 248 pp.
Valéry, Paul: « Mélange ». Paris, Gallimard, 1941 (Réimp. Editions Variétés). 19.5 cm. 224 pp.
Annuaire statistique : « Québec, 1942-43 ». Montréal, Paradis, 1944. 25 cm. 477 pp.

LES RECENSIONS DU MOIS...

Traité de l'union à Dieu, *par S. Albert le Grand*	$0.25
Doctrine spirituelle, *par Louis Lallemant*	.25
De l'Eucharistie à la Trinité, *par M.-V. Bernadot, O. P.*	.50
Vivez donc en paix, *par A. Desbucquoit*	.60
Le mariage chrétien, *par M. H.-Beaulieu, S. J.*	.75
Vie des saints pour tous les jours de l'année, *par l'abbé L. Jaud*	1.25
Histoire de la Province de Québec, Tarte, Parent, Les Ecoles du Nord-Ouest, Henri Bourassa, *par Robert Rumilly* l'unité	1.25
Berlioz et l'Europe romantique, *par G. de Pourtalès*	1.75
Libération de la liberté, *par A. J. Durelli*	1.00
Wagner, histoire d'un artiste, *par G. de Pourtalès*	2.00
Plantes curieuses de mon pays, *par Marcelle Gauvreau*	1.00

En vente à :

LA LIBRAIRIE DOMINICAINE

5375, AV. N.-D. DE GRÂCE — TÉL. ELWOOD 4677 — MONTRÉAL - 28
95, AVENUE EMPRESS — TÉL. 2-7363 — OTTAWA

Nouveauté aux Editions du Lévrier

DE LA JOIE D'AIMER DIEU

SELON L'ESPRIT DE SAINTE THÉRÈSE DE L'ENFANT JÉSUS

Méditations à la portée de tous

PRIX : **$0.60**

En vente à **LA LIBRAIRIE DOMINICAINE**

5375, AV. N.-D. DE GRÂCE — TÉL. ELWOOD 4677 — MONTRÉAL - 28
95, AVENUE EMPRESS — TÉL. 2-7363 — OTTAWA

Tél. CRescent 4137

MAISON JOSEPH CORBEIL

MAGASIN A RAYONS

6500, rue Saint-Hubert

Avec les compliments de

THE SHERWIN-WILLIAMS CO.

of Canada, Limited

2875, rue CENTRE MONTRÉAL WIlbank 7121

V....

ABONNEZ-VOUS ET FAITES ABONNER VOS AMIS AU QUOTIDIEN

LE DROIT

Au service des Canadiens-Français de l'Ontario et de l'Ouest du Québec depuis plus de 30 ans

98 RUE GEORGES OTTAWA, CAN.

Achète bien
qui achète chez

Dupuis Frères
LIMITEE

Au service du public
depuis 1868

Tél. HArbour 7251 — *Ouvert jour et nuit*

LA PLUS GRANDE PHARMACIE
DE DÉTAIL AU MONDE

SERVICE RAPIDE
NE FERME JAMAIS

PHARMACIE MONTREAL PHARMACY

CHARLES DUQUETTE, PHARMACIEN-PROPRIÉTAIRE
PRESCRIPTIONS, PRÉPARATIONS FRANÇAISES,
ARTICLES DE TOILETTES, DROGUES

916 est, rue Sainte-Catherine — Montréal

Zenith INC.

Peinture de haute qualité

MANUFACTURIERS 4340, Papineau — Montréal — Tél. ATlantic 1988

Manufacturiers spécialistes
d'ornements d'églises et accessoires
funéraires en tous métaux

Placage or, argent, chrome

Réparations générales

ARTHUR GUYOT, ENRG.
1031 EST, RUE RACHEL — CHerrier 6577
MONTRÉAL

NOS TABERNACLES
SONT EXCLUSIFS EN
MODÈLE ET QUALITÉ

Atelier et Bureau :

Tél. DOllard 4694 *

6641, rue Saint-Hubert
Montréal

Charbonneau LINGERIE LIMITÉE

DU MANUFACTURIER AU CONSOMMATEUR

16 MAGASINS À VOTRE SERVICE

« Cordiale invitation à tous les amis des Pères Dominicains à visiter notre vaste magasin à rayons et à profiter de notre politique de qualité supérieure aux plus bas prix ».

1480-90
Mt-Royal est

L. N. MESSIER Limitée

32 rayons
FAlkirk 3541

J.-E. CADIEUX, PRÉS. — J.-C. AUBRY, SEC.-TRÉS.

DANS
300
ANS

•

LES ÉDITIONS
DU LÉVRIER

L'amour
et les
Chrétiens

•

LES ÉDITIONS
DU LÉVRIER

Catholiques
d'aujour-
d'hui

•

LES ÉDITIONS
DU LÉVRIER

Radio-causeries du R. Père M.-M. Desmarais, o.p.

Nouveauté

Où serons-nous

DANS 300 ANS

Un volume de 200 pages

PRIX : $1.00

Quatrième édition — onzième mille

L'AMOUR ET LES CHRÉTIENS

L'Amour est-il un péché ?

Un volume de 208 pages

PRIX : $1.00

Troisième édition — dixième mille

CATHOLIQUES D'AUJOURD'HUI

Solutions concrètes aux problèmes
de tous les jours

Un volume de 230 pages

PRIX : $1.00

En vente à **LA LIBRAIRIE DOMINICAINE**

5375, AV. N.-D. DE GRÂCE — TÉL. EL. 4677 — MONTRÉAL - 28
95, AVENUE EMPRESS — TÉL. 2-7363 — OTTAWA

Les nouvelles Mamans

par Madame Georges Boudrias, s. f.

Licenciée du Collège des Médecins et Chirurgiens
de la Province de Québec

« Les jeunes et même les moins jeunes mères trouveront profit à lire ce livre. Toutes les femmes devraient en faire leur livre de chevet. Le Collège des Médecins de la Province de Québec approuve avec plaisir cette publication ».

Dr J.-E. DESROCHERS

TABLE DES MATIÈRES

Soins particuliers aux mères
- Avant la venue de bébé
- L'accouchement
- Après la venue de bébé
- L'allaitement

L'enfant
- Soin et alimentation du nouveau-né
- Les maux de bébé
- Soins de tous les jours à bébé

PRIX : $0.75

Les Bontés de Marie

œuvre posthume du

T. R. Père Hyacinthe COUTURE, O. P.

La dernière Bonté de la Vierge à l'auteur des « Bontés de Marie » fut de pouvoir publier ce volume à la gloire de Notre-Dame.

Voici quelques-uns des 60 titres des chapitres du volume :

Heureuse méprise au téléphone — La bague miraculeuse — Une vocation cardinalice — Les saboteurs de la Sainte Vierge — A la prison de Bordeaux — La Trappe où le diable se fait attraper — Sa chère moitié — Le violoniste de la Sainte Vierge — Sort-on de l'enfer ? — La Sainte Vierge au cirque — Les grincheux... mais... une consolante théologie — Le toréador et la Sainte Vierge — Deux lurons... par un beau dimanche — La dynamite de la Sainte Vierge — Le diable s'en mêle — L'autre moitié du diable.

Volume de 320 pages — PRIX : **$1.00**

En vente à **LA LIBRAIRIE DOMINICAINE**

5375, AV. N.-D. DE GRÂCE — TÉL. ELWOOD 4677 — MONTRÉAL - 28
95, AVENUE EMPRESS — TÉL. 2-7363 — OTTAWA

NOUVEAUTÉS

Les Maîtres militaires du Japon, *par H. Lory*	$2.00
De la joie d'aimer Dieu, *par A. Mortier, O. P.*	.60
Madame Curie, *par Eve Curie*	2.25
Notre ami Psichari, *par H. Massis*	1.25
Elisabeth, impératrice d'Autriche, *par M. Paléologue*	1.25
Saint Joseph, père vierge de Jésus, *par Mgr Breynat, O. M. I.*	.75
L'armée des ombres, *par J. Kessel*	1.25
Passeports pour l'au-delà, *par R. Goffin*	2.00
Agis aujourd'hui, *par Mgr F. J. Spellman*	2.00
Lamartine, *par Louis Bertrand*	1.50
Bâtisseurs de pays, *par E. Laforce*	1.25
Sir Jerry détective, *par Mme H. Giraud (Bibliothèque de Suzette)*	.75
Sir Jerry et l'affreux détective, *par Mme H. Giraud (Bibliothèque de Suzette)*	.75
La mission périlleuse du capitaine Jerry, *par Mme H. Giraud (Bibliothèque de Suzette)*	.75
Les étranges vacances de Sir Jerry, *par Mme H. Giraud (Bibliothèque de Suzette)*	.75
La mystérieuse disparition de Sir Jerry, *par Mme H. Giraud (Bibliothèque de Suzette)*	.75
Histoire de trois générations, *par J. Bainville*	1.25
Les nouvelles Mamans, *par Mme G. Boudrias*	.75
Les Bontés de Marie, *par H. Couture, O. P.*	1.00
Somme de théologie morale, *par L. Muller* (relié)	2.00
Ma retraite, *par J. Baeteman*	.50
Retraite de huit jours pour religieuses, *par J. Baeteman*	.50
Vers le Père, *par E. Guerry (Méditations)*	1.25
Madame sous-chef, *par Colette Yver*	1.25

En vente à :

LA LIBRAIRIE DOMINICAINE

5375, AV. N.-D. DE GRÂCE — TÉL. ELWOOD 4677 — MONTRÉAL - 28

95, AVENUE EMPRESS — TÉL. 2-7363 — OTTAWA

Revue mensuelle publiée à St-Hyacinthe, P. Q.

ABONNEMENTS : CANADA : $3.00 ; ÉTRANGER : $3.25 : AVEC LE ROSAIRE : 25 SOUS EN PLUS ;
LE NUMÉRO : $0.30 ; ABONNEMENT DE SOUTIEN : $10.00
RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 5375, AV. NOTRE-DAME DE GRÂCE, MONTÉRAL

La Revue ne sera pas responsable des écrits de collaborateurs étrangers à l'Ordre de Saint-Dominique.

« Ne jetez pas cette revue au feu ni ne la détruisez d'autre façon... Retournez-nous-la, ou donnez-la à un organisme de récupération. Vous contribuerez ainsi à la victoire ».

IMP. À L'ŒUVRE DE PRESSE DOMINICAINE, NOTRE-DAME DE GRÂCE, MONTRÉAL